

Mes loisirs

Johannes Kneppelhout

bron

Johannes Kneppelhout, *Mes loisirs*. P. Beekman, Den Haag 1832

Zie voor verantwoording: http://www.dbnl.org/tekst/knep001mesl01_01/colofon.php

© 2017 dbnl

Préface.

Ce n'est pas par désir de gloire, ce n'est pas pour briller, qu'un jeune homme ose hasarder l'impression de ces pièces qu'il a intitulées LOISIRS; il brûle seulement de savoir, s'il y a en lui quelque brin de génie, quelque étincelle du feu sacré, ou bien s'il doit rentrer dans la foule, et abandonner à jamais

VI

une carrière qu'il ne s'ouvre qu'en tremblant. Juges éclairés! prononcez! c'est en vous qu'il espère, c'est en vos mains qu'il dépose cet ouvrage de ses jeunes années! Si ces feuilles ne valent rien, dites-le lui, il vous en prie, mais si au contraire il y a du bon, veuillez lui donner des conseils, l'aider à parcourir une carrière épineuse, et compter à jamais sur sa reconnaissance.

Permettez lui d'ajouter quelques mots sur son Ildégonde, et sur la petite pièce qu'il appelle Elégie. Le sujet de la première, avouons-le, est dramatique, mais peut-être l'eût-il été davantage si l'auteur avait fait

VII

son Ildégonde criminelle, elle lui a fait souvent penser à l'Eléna de MARINO FALIÉRO.... Toutefois que le public prononce! Ensuite s'il s'est un peu trop hasardé dans le personnage d'Ambroise, il en fait bien humblement ses excuses, il n'a voulu offenser personne, mais puisque dans le clergé, comme dans toute la société humaine il se trouve du bon et du mauvais, il a choisi du dernier, a-t-il si mal fait? Quand à l'Elégie, elle est faible il en est convaincu, mais telle a été sa folie, qu'il a eu la faiblesse de la laisser dans ce recueil, où elle ne s'était glissée que par mégarde. Pardonnez-le lui, cela vous sera si

VIII

facile quand il faudra lui pardonner tant de choses!
1831.

Ildégonde, légende dramatique.

Toen verscheen de dood aan Chloris;
Doch hij was niet naar en vreeslijk;
Neen, zoo vriendlijk als een engel,
Nam hij Chloris in zijne armen.
Nu verspreidde zich een lachje,
Van gerustheid op heur lippen.
Hoe vertrouwlijk sloeg zij de armen,
Om den hals van heur verlosser!
Eindelijk sloten zich heur oogen;
En zij sliep zoo zacht en lieflijk,
Als een zuigling aan den boezem,
Van een teedre moeder sluimert.

BELLAMY, *Chloris*.

Personnages,

ILDÉGONDE.

ROBERT, *son amant.*

AMBROISE, *son confesseur.*

ADOLPHE, *son écuyer.*

WITHILDE, *sa suivante, fille d'Adolphe.*

Un page.

Quatre moines.

Suite.

Le premier acte se passe dans un salon, le second dans la salle de bal du chateau d'Ildégonde.

Le sujet de cette légende dramatique est à peu près celui de la Romance Anglaise: Alonzo et Antigone, par Lewis.

Ildégonde.

Acte premier.

Scène I.

ILDÉGONDE, WITHILDE.

ILDÉGONDE.

(à Withilde qui entre.)

Tu l'as dit?

WITHILDE.

Oui Madame. On vient.

(Ildégonde se met sur son fauteuil, Withilde derrière elle.)

Scène II.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE, SUITE.

ILDÉGONDE.

Sachez vous tous, mes serviteurs! que dans une heure je serai unie au chevalier Robert.

(les valets se regardent, ils chuchotent.)

ADOLPHE

(à part.)

Malédiction!

WITHILDE

(à part.)

O mon saint! sois nous en aide!

ILDÉGONDE.

Il est parti déjà, son château en ce moment est vide; il va venir pour me mener vers la Chapelle; il arrive entouré de ses pages.

(à sa suite)

Vous, préparez les chevaux, accompagnez nous vers le cloître de la Ste Vierge; vous, arrangez la grande salle, je dois avoir bal ce soir, et vous autres, gardez vous de faire manquer la moindre chose à cette grande fête.

(à un de ses valets)

Fidèle Edouard, viens! voici cet argent, jette le à mes serfs, crie leur: 'la Dame est fiancée!' - Allez tous!

EDOUARD.

O ma maîtresse! ils prieront pour vous!

(Ils partent tous, Adolphe et Withilde exceptés.)

Scène III.

ILDÉGONDE, ADOLPHE, WITHILDE.

ADOLPHE.

Madame, permettez que je reste; souffrez que je manque un moment, c'est le premier de ma vie peut-être, au respect qui vous est dû.

ILDÉGONDE.

Mon cher Adolphe! tu sais que je te respecte, car tu as les cheveux blancs; tu sais que je t'aime, car je t'ai connu lorsque tu les avais encore aussi noirs que tes yeux. Mais, dis-moi, que veux-tu? de l'argent? en voilà.

(Elle montre l'argent qui se trouve encore sur la table.)

ADOLPHE.

Non, Madame, autre chose, hélas!

(à Withilde.)

Eloigne-toi, ma fille. - Renoncez à cet hymen sacrilège.....

ILDÉGONDE

(stupéfaite.)

Adolphe, que veux-tu? Que me dis-tu là? Jamais, jamais!

ADOLPHE.

Et votre serment? le serment redoutable que d'une voix tremblante vous avez juré à la face du ciel et de votre cher Lancelot: Jamais un autre n'aura ma main, soit que tu meures, soit que tu restes en pays étranger.

ILDÉGONDE.

Adolphe, je suis vertueuse. Tu connais ce serment; toi et la bonne Withilde, vous êtes les seuls de ce château, je le sais. Mais avant de me blâmer écoute moi un seul instant, et juge ensuite si je suis aussi méchante que je te le parais.

Il y a quelques jours le bon père Ambroise vint me trouver; tu sais, c'est mon confesseur; mais ce prêtre toujours si

simple, si réservé, me paraissait alors avoir je ne sais quoi d'inspiré; je lui dis: 'Mon père! qu'avez-vous? aux rides de votre front, à votre oeil pensif, je vois que vous méditez!... Qu'avez-vous?' Et tout-à-coup, en lançant un regard de ferveur vers le ciel, il s'écrie; o mon cher Adolphe! elles retentissent encore dans cette jeune ame ces paroles prophétiques, toujours, toujours, elles y resteront gravées. 'Dame Ildégonde!' S'écria-t-il, 'bien-heureuse d'entre les femmes! je vois des cloîtres qui s'élèvent en ton honneur! Tu es sainte, tu es sainte, sainte Ildégonde! La colombe a plané sur ta tête!' - Il s'est prosterné devant moi. J'étais effrayée de cette voix tonnante.. Je l'ai relevé, je l'ai fait asseoir sur un fauteuil. Il y est resté quelque temps sans parler, puis m'a pris la main et m'a

dit d'une voix faible et fatiguée, car il avait sans doute eu une vision: 'Ildégonde! fille béate! Dieu m'a conduit vers ce manoir, tu es Sainte, car le ciel s'est ouvert pour toi, un miracle s'est fait. Hier, c'était vers minuit, ma Vulgate,' c'est sa Bible, vois-tu, 'était encore devant moi, j'avais lu, je priais, tout près de ma fenêtre, j'étais à genoux; elle était ouverte car, O! il faisait si beau, la lune répandait une si douce lumière sur ses grands champs de blé qui entourent notre abbaye, soudain, absorbé dans ma rêverie, j'entends du bruit, vois un éclair, sens un souffle sur ma tête chauve; je me signe, tourne les yeux vers ma bible. Une colombe, blanche comme ta robe, madame, s'y était perchée, et de son bec elle en déchirait des mots' Ensuite le bon père Ambroise me les a dits ces mots, mais

ils m'étaient nouveaux; c'était du latin; si tu veux, tu peux les voir dans ma grande bible, il les a signés d'une croix et les a bénis; mais je sais bien qu'il m'a dit que le sens de ces mots, qui au premier coup-d'oeil n'en semblaient point avoir, renfermait la permission de mon mariage avec Robert, que Lancelot n'était plus, qu'il était au ciel parmi les bienheureux, et qu'il m'avait beaucoup trop aimée pendant sa vie pour vouloir que je tinsse un serment si cruel; - O cher Lancelot! tu as toujours voulu mon bonheur!.... Adolphe! tu le vois maintenant; le ciel lui-même a rompu mes vœux, je suis libre, vertueuse....

ADOLPHE.

Malheureuse Ildégonde! victime des prêtres!....

ILDÉGONDE.

Que veux-tu dire?

ADOLPHE.

Ce prêtre!... Ah, Madame! souffrez qu'un vieil écuyer qui vous a vue naître, qui vous a pressée toute petite en ses bras, qui a vu vos premières amours commencer, dont les cheveux se sont blanchis au service de votre père, d'illustre mémoire, et de vous, o Madame! souffrez qu'il déchire un voile devant vos yeux étendu; ce prêtre, Madame, il vous trompe....

ILDÉGONDE

Arrête!

ADOLPHE.

Il vous trompe, j'ose le répéter.

ILDÉGONDE.

Tais-toi; c'est ta maîtresse qui te le commande, vieillard sacrilège.

ADOLPHE.

Madame, ce prêtre aux cheveux blancs, comme moi, hélas! O! je me les arra-

cherai du crâne si je sais que je ressemble à un prêtre; un prêtre trompeur, Madame! puisse-t il mourir d'une mort affreuse et ne jamais trouver de sépulcre, ou, s'il en trouve un, puisse-t-il, o Dieu de l'univers! vrai Dieu! entends ma prière! se réveiller dans son cercueil, sous cette terre qu'il corrompra; alors, privé d'air dans son étroite prison, qu'il s'efforce de la briser, de se défaire de son linceuil, mais que ses mains, ses pieds, tout son corps s'y embarrasse, et qu'ainsi en des terreurs terribles, il suffoque, nageant dans sa sueur sanglante!

(Adolphe tombe sans connaissance sur un fauteuil; Ildégonde est comme pétrifiée, après plusieurs moments de silence elle dit:)

ILDÉGONDE.

Adolphe! il faut partir d'ici!

ADOLPHE

(se relevant tout pensif.)

J'en ai trop dit:

ILDÉGONDE.

Ne me parle plus! tu souilles ce séjour, pars!

ADOLPHE.

Mais écoute auparavant un vieux guerrier dont le crime est de ne pas savoir feindre, de lutter....

ILDÉGONDE.

Eh bien! qu'as-tu à me dire? Je t'écoute.

(à part)

J'ai été trop vive.

ADOLPHE.

Madame, si vous ne me croyez pas, si vous fermez l'oreille à mes conseils, tous bizarres qu'ils vous semblent, je n'y puis rien, mais que je vous dise encore ces mots et retenez les bien: Demain vous serez là

(il lui montre le ciel.)

Je le jure sur mes cheveux blancs, sur ce sabre....

ILDÉGONDE

(effrayée.)

Mais, Adolphe....

ADOLPHE.

Madame, j'ai été moi-même la victime des prêtres! Je connais leurs trames trop bien, hélas! et croyez-moi leur poison aura coulé dans vos veines, avant que vous aurez vu le soleil se lever aux doux sons de votre harpe.

ILDÉGONDE

(vivement.)

N'en parle plus, Adolphe! des saints prêtres! ne les dénigre plus, car quoique tu en dises, ma volonté est ferme, je leur obéis; j'épouse le chevalier Robert.

ADOLPHE.

Alors, Madame, je pars avec Withilde; je fais avec plaisir ce que vous m'avez ordonné. Oui, Madame, je vous quitte; je ne puis vivre avec les prêtres, ni obéir où ils commandent, pardonnez-le moi; je

devrais aussi vivre sous la loi d'un autre seigneur; le souvenir de votre Lancelot, mon doux maître, me frapperait plus souvent l'esprit, et puis, Madame, s'il faut le dire, j'ai perdu votre amitié, je ne le vois que trop, quoique vous me le déguisiez, je ne suis plus votre fidèle écuyer, je ne suis plus qu'un vieux, dont vos enfants et vos frivoles valets riront, et vous, vous n'êtes plus la petite Ildégonde qui venait toujours à ma rencontre en poussant des cris de joie, que j'ai si souvent promenée dans le parc sur son petit cheval; vous êtes ma maîtresse et fière et hautaine, qui commande à son vieux serviteur, qui dit: 'Obéis! Pars!....' Je partirai, Madame! je partirai!

ILDÉGONDE

(pleurant.)

Oh! tu me fais pleurer! Appelle moi toujours ton Ildégonde, ta chère Ildé-

gonde! et ne pars pas, oh! ne pars pas!

ADOLPHE.

Changez donc vos projets.

ILDÉGONDE.

Cher Adolphe! je ne le puis; vois-tu, tout est prêt déjà, et quand même je le voudrais, il me serait impossible, oh! c'est une alternative cruelle; je le vois bien, il faut te perdre ou Robert, et je vous aime également; mon cher écuyer! j'ai de l'amitié pour toi, oui, beaucoup d'amitié, mais pour lui c'est de l'amour, c'est plus; et je suis jeune, Adolphe! pardonne-moi, s'il l'emporte!.... Oh! ne sois pas jaloux au moins, mon bon veillard! et puis que voudrais-tu, ce n'est pas un crime que d'aimer....

ADOLPHE.

Malheureuse!.... Je m'arrête! j'ai déjà

voulu le dire, vous ne m'avez cru, j'ai voulu vous en persuader, vous m'avez fermé la bouche avec horreur. Mariez-vous donc, mariez-vous donc! mais ce soir quand le perfide serpent aura fait couler le venin mortel dans vos veines, pensez alors au vieux de votre père, à la voix sacrilège; alors vous vous repentirez, mais il en sera trop tard, et bientôt.... J'entends du bruit.

(Il va à la fenêtre.)

C'est votre amant. Adieu, adieu, dame Ildégonde!

ILDÉGONDE

(à part.)

Grand Dieu! il s'en va, il s'en va!

(courant vers Adolphe qui est près de sortir.)

Adolphe! au moins tu ne partiras pas encore?

ADOLPHE.

Plus tôt que vous ne penserez.

Scène IV.

ILDÉGONDE, ROBERT.

(Ildégonde se tient toute pensive près de la fenêtre, Robert s'approche; et fait signe aux valets qui le suivent de s'éloigner.)

ROBERT.

(prenant la main d'Ildégonde)

Ildégonde!

ILDÉGONDE.

(lui tombant au cou.)

Cher Robert! te voilà donc! Oh! je suis malheureuse!

ROBERT.

Comment, chère amie! pourquoi? A cette heure! Qu'est-il arrivé?

ILDÉGONDE.

Tu connais mon fidèle écuyer, je l'ai toujours tant aimé, je l'ai toujours cru si religieux; mais voilà qu'il m'approche tout-à-l'heure. 'Madame,' me dit-il, 'ne vous mariez pas, vous seriez mal-

heureuse.' Etonnée, je lui demande pourquoi. Il me rappelle mes serments. Je lui réponds que le ciel même les a dissous, que le père Ambroise est venu me l'annoncer; et alors d'une voix tonnante, il me crie, que ce prêtre me trompe, qu'il nous trompe tous, que nous serons tous ses victimes, qu'il me tuera!... J'étais transie d'horreur. Oh! il m'a dit des choses, des choses! va, Robert, j'ai cru un moment qu'il perdait toute mon estime, mais lorsque, après que je l'eus rappelé à la raison, il m'a fait souvenir de ses services, de ma première jeunesse, mon amitié pour lui a surnagé. Mais maintenant il va partir, il ne veut pas servir de nouveaux maîtres, il fuit tes regards et les miens. Cet accident détruit tout le bonheur de cette journée, et....

ROBERT.

Pourquoi ne l'avoir pas fait arrêter? Ah! qu'une femme est chose faible. Je le vois bien, il devient temps que moi je prenne ici les rênes en mains, et alors je te montrerai ce que je puis.

(Il sonne, entre un page.)

Où est Adolphe?

ILDÉGONDE.

Et Withilde?

ROBERT.

Comment, Withilde aussi?

ILDÉGONDE.

C'est sa fille, il l'emène.

LE PAGE.

Tout-à-l'heure je l'ai vu chercher Withilde, et puis revenir entraînant sa fille; il lui parlait bas, une grande passion l'agitait, des larmes tombaient de leurs yeux.

ROBERT.

Où sont-ils?

LE PAGE.

Je l'ignore. Plusieurs de nous, surpris à cette vue, ont suivi quelque temps leurs pas précipités, mais bientôt ils ont disparu à leurs regards.

ROBERT.

Qu'on les cherche, qu'on les arrête!

ILDÉGONDE.

Qu'on les traite avec douceur! Donne cette bague à Withilde, dis leur que je les aime encore tous les deux.

ROBERT.

Non pas, non pas, ce sont des valets rebelles. Je suis homme, Ildégonde, je sais traiter cette engeance mieux que toi. Va mon page.

(le page sort.)

ILDÉGONDE.

Cher Robert! c'est un jour de fête, ne le troublons pas davantage. Sois clément, pardonne leur.

ROBERT.

(avec humeur)

Eh bien! fais en ce que tu veux, je te les abandonne. Mais voilà la cérémonie qui attend, mon tournoi qui va se déranger peut-être.

ILDÉGONDE.

Aurons nous un tournoi?

ROBERT.

Oui, Ildégonde, je t'ai préparé un beau tournoi aux environs de mon château, es-tu contente, ma chère?

ILDÉGONDE.

Sans doute, mon Robert! Ah! tu m'aimes bien, je le vois.

ROBERT.

Et quand la cérémonie du mariage sera achevée, nous irons voir mon vieil oncle. Tu le connais un peu, n'est-ce pas?

ILDÉGONDE.

Je l'ai vu un jour, il me semble, j'étais bien jeune encore. Un vieillard, qui a fait don de tous ses biens au ciel?

ROBERT.

Le même.

(entre un page.)

LE PAGE.

On amène Adolphe et sa fille. De loin je les vois qui s'approchent.

ILDÉGONDE.

Bien.

(le page sort.)

Tu me les abandonnes, n'est-ce pas?

ROBERT.

Oui, mais crains l'insolence de ce vieillard irrité.

ILDÉGONDE.

Je ne la crains pas. Mais promets-moi de ne rien dire, fais-moi ce plaisir, mon ami.

ROBERT.

Je serai tranquille, je te le promets.

Scène V.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE, WITHILDE.

(Des valets les conduisent sur la scène, Robert se met sur une chaise tout au fond.)

ADOLPHE.

De quel front, Madame, osez vous faire arrêter des gens libres, des gens jadis vos serviteurs, qui vous quittent, parce qu'ils vous aiment trop pour être témoins de vos malheurs?

ILDÉGONDE.

Cher Adolphe! ne sois pas fâché, je n'ai voulu qu'un dernier adieu de toi et

de ta Withilde. Partez, si vous le voulez, je n'y puis rien. Partez, courez les champs, fuyez ce château, où tu as coulé tes beaux jours, vieillard! où tu as ouvert les yeux à la lumière, jeune fille! mais qu'une seule fois encore je vous presse contre mon coeur; venez, mes amis, venez je vous aime encore!

(Elle veut se jeter au cou d'Adolphe, qui la repousse.)

ADOLPHE.

Je vous quitte, je le veux, je le dois. Je vous ai rendu de grands services, vous le savez, j'ai coulé des jours heureux dans ces murailles, je m'en souviens, je m'en souviendrai toujours; mais Madame je le vois, vos opinions et les miennes différent, je suis devenu sacrilège pour vous, vous me feriez une guerre comme à un infidèle; ainsi nous ne pouvons plus rester ensemble.

ILDÉGONDE.

Au moins laisse moi ta fille.

WITHILDE.

Non, Madame, jamais, je ne le quitte pas. Qu'irait-il devenir ce bon vieux père sans mon appui? Quand il sera devenu vieux et infirme et qu'il ne pourra plus marcher je prendrai soin de lui, je soutiendrai ses pas, j'irai chercher sa nourriture, je le réchaufferai dans les nuits humides....

ADOLPHE.

Oui, Madame, j'ai une fille vertueuse, je vous en souhaite une comme elle. -

(Il veut s'en aller, puis revient.)

Je pars et pour toujours, dame Ildégonde. Maintenant vous restez, du moins vous semblez paraître indifférente, et vous vous dites peut-être: 'qu'il parte ce vieux meuble inutile, ce prophète blasphémateur!....'

Oui, Madame, maintenant le soleil luit, votre amant soupire à vos côtés, mariage et bal vous font tourner la tête, tout en votre jeune ame est fête et joie. Mais cette nuit, quand le bal sera fini, que vous serez fatiguée, que vos boucles dérangées pendront, et que le vent du soir glacera la sueur de votre front; alors, quand vous serez seule, et que vous regarderez la lune pâle comme elle, pensez que ce vieil écuyer qui vous a vue naître, qui vous a si souvent pressée dans ses bras velus, que Lancelot, de digne mémoire, aimait à appeler son ami, pensez alors que cette jeune fille rose qui vous aime, mais qui préfère son père, vieux et pauvre, à vos lambris dorés, sont couchés sur la dure, et que là ils pleurent sur vous, sur votre sort, car il est affreux, horrible; vous serez, j'ai encore

l'audace de le dire, la victime du prêtre maudit, comme celui que vous chassez; vous ne voulez pas le croire, mais bientôt vous serez désabusée en mourant. Allons, ma fille, partons.

(Ils partent.)

ROBERT

(se levant tout-à-coup.)

Les insolents! Sais-tu bien que ce sont des horreurs qu'ils viennent de te dire là?

ILDÉGONDE.

C'est affreux, Robert.

ROBERT.

C'est plus, c'est blasphémer que fait ce vieillard.

ILDÉGONDE

(rêveuse)

Et s'il avait raison!

ROBERT.

Raison!..... et le ciel lui-même veut

notre union!.... Non, sais-tu ce qu'il veut? Commander. Et pendant ton veuvage rien ne lui était plus facile; maintenant que c'est moi qui t'épouse, il craint que son règne n'expire, et il a cru pouvoir t'en dissuader par ses discours sacrilèges et ses vaines prophéties. Mais tu es vertueuse, mon Ildégonde, tu as tenu ferme contre la séduction, tu as bien fait. Oh! tu es toujours ma bonne Ildégonde! - Et maintenant ne pense qu'au tournoi et au bal et abandonne Adolphe et sa fille à la fortune qu'ils trouveront sans doute Ne t'inquiète pas d'eux, ils sont méchants, ils seront heureux.

(Plusieurs femmes et quelques valets entrent en habit de fête.)

Mais voici nos gens.

UN PAGE.

Tout est prêt.

ROBERT

(donnant la main à Ildégonde.)

Allons, ma chère Ildégonde! oublie le triste souvenir d'un vassal ingrat, et allons où le ciel et le bonheur nous appellent!

(Ils partent tous.)

Acte second.

Scène I.

(Le théâtre représente une grande salle où brûlent quantité de lustres, elle est jonchée de papiers. Une écharpe sur un fauteuil.)

ILDÉGONDE, peu après ROBERT.

(Ildégonde pensive est assise au lever de la toile sur une chaise, elle soupire, et laisse échapper le nom de Lancelot. Un moment après Robert entre, jette son bonnet sur un sofa et se place inaperçu derrière elle, il lui prend la main, elle se lève.)

ROBERT.

Comme te voilà pâle Ildégonde! Es-tu malade, dis-moi?

ILDÉGONDE.

Moi? non, je ne le suis pas, mais je voudrais bien l'être, alors, peut-être.....

ROBERT.

Quoi! tu le voudrais? Quoi, Ildégonde! fuis-tu déjà le bonheur? Allons! sois heureuse! regarde les lustres qui seintillent et chante.

ILDÉGONDE

(le repoussant.)

Je ne le puis, Robert. - Lancelot, Lancelot! si Dieu ne m'eût pas permis de rompre mon serment, jamais, cher amant! je ne serais devenue parjure; un cloître aurait dérobé aux regards du monde mes traits ridés, mes yeux brûlés de pleurs, et maintenant encore quoique le ciel, quoique le St. Pere Ambroise, m'ait assuré que j'étais pure, innocente, déliée de mon serment, cependant ce coeur, hélas! ne me rassure pas!

ROBERT,

Cesse ce langage, Ildégonde! crains le ciel, confie-toi en lui; écarte ces images sinistres, laisse Lancelot en paix dormir, les morts ne tournent plus aux vis de leur cercueil; viens plutôt dans mes bras, o ma bien-aimée! brûles-y d'amour et de plaisir!

-
C'était un beau tournoi que ce matin, une belle fête, n'est-ce pas? Cet Yvain, comme il tomba, comme il roula sur le sable, peut-on en vérité faire plus sotte figure! Si mon bouffon eût été là, je gage qu'il aurait payé plus cher encore sa défaite. Mais quel plaisir, quel triomphe pour moi! Ah, Ildégonde! je ne connais rien de plus flatteur. Quand on entend retentir son nom par la foule qui applaudit, alors, oh! on se dresse plus fièrement sur son cheval, on serre de plus

prés les flancs de son coursier, et encore, j'en ai un, tu le sais, qu'on renomme, Ebène est fier et jeune, et tu aimes à caresser sa belle crinière qui flotte si bien sur son cou noir, on se dresse sur ses étriers, et l'on tressaillit, et on ne sait si c'est de gloire ou d'amour. La foule ne songe plus au vaincu, pas même le vainqueur, personne que sa bien-aimée, qui s'arrache une larme en silence, et qui partage sa défaite. - Comme on m'applaudissait, moi, le héros de la fête, moi, le fiancé! Ah! quelle gloire! quelle gloire! Ensuite le vainqueur reçoit la couronne de sa dame.... Ah! Ildégonde, peux-tu concevoir ce que c'est que cette sensation? Tous les yeux étaient fixés sur moi!.. Et puis lorsque je baisai ta main!.. Ah! ma chère! ta main était blanche et veloutée... donne-moi ta main.

(Il prend

sa main et la baise avec transport.)

Oh! chère amante! maintenant ce baiser me semble plus ardent encore! Si je suis à l'agonie, je baisera ta main, et je vivrai quelques instants de plus. Maintenant, nous sommes seuls! mon amie, nous sommes seuls! Une belle nuit, rien que les étoiles qui nous regardent! Ah! cela vaut bien le tournoi, bien le bal! Maintenant loin de nous toute étiquette, nous nous regardons face à face et nous aimons! Ah! mon amie, mon ange! ce que c'est que de se voir à loisir une nuit de noce, les bras entrelacés, alors de baiser cette belle tête qui repose sur mon épaule, de tressaillir d'amour!....

ILDÉGONDE.

Lancelot! Lancelot! tu n'a pas en nuit de noce si amoureuse, alors le ciel était

noir et orageux, et maintenant au contraire..... Ah! viens sur mon coeur, je suis à toi!
Votre union commence sous de meilleurs auspices. Hélas! Lancelot on t'éclipse!

(Elle se précipite vers Robert, qu'elle tient embrassé quelques instants; pendant qu'ils sont ainsi en extase, la cloche sonne une heure, Ildégonde s'effraie, lâche tout-à-coup Robert.)

Vierge!

ROBERT.

Qu'est-ce Ildégonde? Tu t'effraies? Hé de l'horloge!

ILDÉGONDE.

Cette horloge sonne si fort! et dans la nuit quand tout est si tranquille, quand tout dort, excepté nous, mon amant! ce son me semble si grave, si lugubre!

(Plusieurs lustres se sont éteints, elle les

regarde.)

Mais la nuit s'avance, les lustres s'éteignent, allons, Robert! dérobons à notre vue cette salle, dont le désordre ne nous rappelle que le souvenir d'un plaisir passé, et les souvenirs sont toujours tristes, mon ami! Les meubles sont dérangés, le plancher jonché de billets

(elle en ramasse un)

d'amour! Voyez on les donne, on les lit, on les oublie.... Va! nous ne nous oublîrons pas, mon amour, n'est-ce pas? Voilà encore une écharpe oubliée.

ROBERT.

Qu'importe! qui l'a oubliée la fera reprendre, s'il lui plaît, sinon.....

(il la met autour du cou d'Ildégonde.)

Je ne crois pas cependant que ce soit un objet de beaucoup de valeur, un don!... on ne laisse pas un présent d'amour errer à l'aventure.

ILDÉGONDE.

C'est selon

(Elle ôte l'écharpe.)

Mais, à propos, mon ami! une idée me vient. Demain matin nous irons entendre la messe n'est-ce pas?

ROBERT.

Sans doute! nous rendrons grâce à Dieu de notre bonheur.

ILDÉGONDE.

Eh bien! alors il nous faudrait offrir à l'enfant Jésus....

(on entend des pas.)

Mais.... n'entends-tu rien, Robert?

ROBERT.

Des pas, oui.

ILDÉGONDE.

Des pas... des toux, dans la nuit!

(à part)

Adolphe! Withilde! si c'étaient les vôtres!

(à Robert)

Mais tu me défendras?

(Elle lui prend la main, et se serre contre son corps.)

ROBERT.

Sois tranquille Ildégonde cette épée et moi, nous te défendons. Cache tes traits.

(Elle cache son visage sous son voile, et se place derrière Robert, qui a la main sur son épée.)

Scène II.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE, QUATRE MOINES portant des lanternes.

AMBROISE.

Nobles et vertueuses ames, salut!

ILDÉGONDE

(Elle court vers Ambroise ainsi que Robert.)

C'est vous, mon père! A cette heure! quel malheur?...

ROBERT.

Père Ambroise! comment, vous ici et

si tard! Un pressentiment de malheur vient, hélas!... Mais parlez.

ILDÉGONDE.

(à part)

Horrible prédiction!... mais non, c'est impossible!

AMBROISE.

Il me faut, mes enfants! déchirer vos ames. Je sais qu'il est dur de se voir plonger dans les abîmes du malheur, je crois qu'il l'est davantage de laisser une épouse chérie, pour un lit de mort, quand le plaisir et le bonheur....

ROBERT.

Mon père! je vous ai compris j'y volerai. Vît-il, puis-je lui parler encore? Mes serviteurs!

(il sonne.)

AMBROISE.

Seigneur, pourquoi déjà vous allarmer?

ROBERT.

Eh bien! je l'avais compris. Quelle autre cause vous amènerait ici à cette heure?

(entre un page.)

Mon page! dis aux valets de seller mon cheval et les leurs, qu'ils m'accompagnent vers le couvent de Notre Dame.

(Le page sort.)

Ildégonde, hélas! si peu de moments heureux et nous voilà en deuil! Mais, mon pere! consolez-nous, dites, il se portait si bien encore ce matin, il était si gai lorsque nous sommes venus le voir après la cérémonie, quel accident imprévu menace donc....

AMBROISE.

Chevalier! l'embonpoint de votre vieil oncle augmentait de jour en jour, vous le savez, nous avons toujours craint, qu'une attaque d'apoplexie ne nous l'enlevât et en effet celle qui est venue l'attaquer il

y a une heure a été si foudroyante et en même temps si imprévue.... Hélas! en ce moment peut-être il n'existe plus. Cependant notre médecin s'est assis à son chevet.

ILDÉGONDE.

Vierge! rends le nous! il est sous ta sauvegarde. Mais toi, Robert, consoletoi. S'il doit mourir, ton vieil oncle, que perd il? Rien. Ce n'est pas lui qui perd, c'est nous. Ses biens sont à l'église, et il a voué sa vie presque'entière à l'Eternel, que voudrait-on de plus?... Va, il est heureux te dis-je; il chantera devant le trône de Dieu.

ROBERT.

Je l'espère, Ildégonde, et je le crois. Mais toutefois il est triste de me voir ravir à jamais le dernier frère de mon père, le dernier homme, qui flottait encore

en paix sur cet océan, où un chacun périra, de ceux qui étaient jeunes et qui ont vieilli avec mon père, le dernier homme que je chérissais d'un amour filial, le dernier qui m'aidait de ses conseils et de ses vertus, de le voir là, insensible dans la bière. Ma chère Ildégonde! quand je lui fermerai la bouche et les yeux, cela me brisera le coeur!

AMBROISE.

Consolez-vous, mes brebis! son ame est immortelle!

ILDÉGONDE.

Il est immortel!... Demain, mon père! prions Dieu pour son ame.

AMBROISE.

Demain, ma fille le de profundis retentira par le temple, je vous le promets.

(Entre un page.)

LE PAGE.

Seigneur, tout est prêt.

ILDÉGONDE.

Eh quoi! Robert! tu sors en habit de satin, de fête? Ne fais pas cela, tu auras froid, et puis l'hermine s'en gâtera.

ROBERT.

N'importe; il faut partir, le temps presse.

(Il prend son bonnet du sofa.)

Adieu, Ildégonde! je vais quitter la couche nuptiale qui me souriait, et l'haleine d'une amante qui soupire auprès de moi, pour le râle de la mort et le dernier soupir d'un vieillard qui rend l'ame. Ne t'inquiète pas cependant. Dors, ma chère, sur la foi des saints! Anges! soyez ses gardes. Adieu, ne faites pas de mauvais rêves, Ildégonde.
- Et vous, mon père, je vous la recommande, consolez-la. Ac-

cepez, vous et votre suite l'hospitalité dans ce château, car la nuit est trop froide pour retourner, et vos mulets marchent mal dans les ténèbres; on vous y servira, comme on me sert, et demain mon char vous ramènera vers votre paisible retraite. Ma reconnaissance vous sera toujours témoignée, et les soins que vous avez pris pour mon vieil ami, mon cher oncle, le Seigneur Dieu vous les comptera parmi vos bonnes oeuvres! Adieu!

AMBROISE.

Seigneur! je vous bénis! Allez en paix! Puisse l'Eternel détourner encore de votre oncle les coups de la mort, mais s'il nous faut perdre un frère si vertueux, alors ne murmurez pas, mais consolezvous, comme nous nous consolerons.

ROBERT.

Encore un coup, adieu; Ildégonde, un baiser. Je serai triste et silencieux demain, comme cette nuit ta couche, me consoleras-tu alors?

ILDÉGONDE

(sanglottant.)

Si je le puis, adieu. Vas-en paix.

(Ils s'embrassent encore. Robert après avoir salué le prêtre sort.)

Scène III.

ILDÉGONDE, AMBROISE puis LE FANTÔME DE LANCELOT.

(Ildégonde au moment du départ de son époux est tombée sur un fauteuil, Ambroise s'est placé derrière elle; après une pause elle paraît tout-à-coup tranquilisée, se lève et sonne. Pendant ce silence on entend le bruit des chevaux.)

AMBROISE.

Pourquoi sonner, Madame?

ILDÉGONDE.

Mon père, il est tard; allons tous les deux vers notre couche, vous pour prier et pour goûter un doux repos, moi pour pleurer....

(à part.)

Je crains, hélas! O Adolphe, si tu avais dit vrai!

AMBROISE.

Madame, un moment encore, votre ame a besoin de consolation.

(Entre un page.) (Aux quatre moines.)

Allez! mes freres! suivez ce page! il vous conduira où vous pourrez dormir en paix. Salut! n'oubliez pas de prier la Ste. Vierge pour les jours de notre vieux frère, et

(plus bas)

soyez attentifs à l'horloge.

LES MOINES.

(tandis qu'ils lui baisent la main)

Dormez en paix!

AMBROISE.

(Tandis que les moines partent précédés du page il leur montre Ildégonde en lui faisant un signe menaçant avec un poignard, qu'il tient caché sous son froc)

Madame, séchez ces pleurs!

ILDÉGONDE.

Hélas! mon père! savez vous ce que c'est qu'un bal, et après un bal savez-vous ce que c'est que la solitude, de ne plus voir à ses côtés l'objet qu'on adore!

AMBROISE.

Je me suis toujours tenu éloigné du faste des grands, et je me suis toujours plû dans la solitude, là, j'ai médité, là, j'ai mangé du pain sacré de la religion. Jésus aimait la solitude, quarante jours il a été sur la montagne; là, il a été tenté par Satan, et il lui a résisté; il était seul alors, Madame! Imitiez-le.

ILDÉGONDE.

Moi, mon père? Une pauvre pécheresse comme moi, hélas! dont le coeur ne voit dans les décrets du ciel que d'absurdes mens....

AMBROISE.

Arrêtez, Madame! Qu'entends-je! Quel langage profane. Mais je me résignerai, je suis prêtre. Ouvrez-moi votre ame.

ILDÉGONDE.

Eh bien, mon père! je vais vous faire un aveu dont je tremble moi-même; cependant, écoutez-moi, toute méprisable que je sois; prêtez, prêtez l'oreille à la pécheresse Ildégonde. Quoique le St. Esprit lui-même m'ait annoncé par votre bouche que j'étais libre de mon serment toutefois je ne puis croire à ce décret du ciel, et quoique vous ne sauriez mentir, mon père, car vous êtes saint, cependant

la raison.... non, mon père, pas la raison, cela ne se peut, mais.... un.... je ne sais quoi me retient, et malgré moi le nom de Lancelot vient toujours et toujours....

AMBROISE.

Quels discours! loin de vous ce penchant charnel.

ILDÉGONDE.

Mon père! de grâce! Ecoutez-moi. Hélas! ce n'est pas tout! Lorsque dans la chapelle ce matin j'entrai gaie et joyeuse, et que je me tenais devant l'autel, une crainte m'a surprise: si Lancelot, me disais-je, revenait, s'il venait les yeux flamboyants s'arrêter devant notre couche, si à l'heure mystérieuse, il venait nous regarder avec des yeux ardents, s'il nous embrassait pendant notre sommeil pour ne nous plus faire réveiller, s'il venait avec

de ces serpents verdâtres dressés par les sorcières à se glisser dans la bouche entr'ouverte de la jeune épouse qui rêve d'amour... Mais, mon père tout cela est impossible! Lancelot m'aime, il est content de son Ildégonde, je le sais; et cependant, malgré moi, malgré le beau soleil, malgré les sons de l'orgue il me sembla, lorsque je donnai la main à Robert, voir Lancelot, qui se tenait menaçant entre nous; cependant je n'ai rien dit, mon père, car ce n'était qu'une chimère mais quoique chimère cela m'inquiète.... Qu'en pensez-vous mon père?

AMBROISE.

(après un instant de silence.)

Aimez-vous Lancelot plus que Robert?

ILDÉGONDE.

Non, mon père! j'adorais Lancelot, mais j'ai vu Robert et Robert m'a vue et nous

avons brûlé l'un pour l'autre; mais je l'ai refusé car j'avais fait un serment, il m'était sacré, et ce n'est qu'à votre bouche éloquente.... Mais pourquoi vous redire ce qui est votre propre ouvrage.

AMBROISE.

Je voulais votre bonheur, ma fille! puisque le ciel le voulait, puisque je vous aime comme un père. Soyez bénie d'entre les femmes, Ildégonde! Dieu veille sur vous!

(La cloche sonne une heure et demie.)

Et si le voile cachait votre noire chevelure, le St. Esprit lui-même vous parlerait, mais maintenant que vous êtes souillée encore par les impuretés du monde, il ne peut vous faire savoir les saints décrets du ciel que par ma bouche.

(Après que la cloche a tinté Lancelot a paru, et maintenant qu'Ambroise tire déjà le poignard de son froc il apper-

çoit, en regardant Ildégonde, un chevalier placé entre elle et lui.)

AMBROISE.

Ciel! un témoin

(à part)

Mes complots!

LANCELOT.

(d'une voix terrible)

Traître, meurs! Satan te réclame!

ILDÉGONDE.

(à Lancelot, en se précipitant entre les deux)

Arrête, téméraire!

LANCELOT.

(d'une voix douce)

Ildégonde!

ILDÉGONDE.

(comme pétrifiée)

Lancelot!

LANCELOT.

(au prêtre qui est près d'échapper en lui montrant un fauteuil)

Reste là! -

(à Ildégonde)

L'autel est prêt, viens, renouvelons nos serments d'amour.

ILDÉGONDE

(à part)

Lancelot.... non.... Robert.... Hélas!

(haut)

Et ne suis-je donc pas libre de...

LANCELOT.

Je l'espère.

ILDÉGONDE.

(à part)

Jésus, quel aveu!

(haut.)

Viens à mes côtés Lancelot! Je t'aime encore! Entends les malheurs d'une femme trop sensible, trop aveuglée peut-être.... assieds-toi! Mon père! prends son manteau, mets le sur ce fauteuil!

LANCELOT.

Qu'il ne le souille pas!

(Ambroise est longtemps immobile sur la chaise, puis, après quelques mouvements convulsifs, il meurt.)

ILDÉGONDE.

Tu hais donc les prêtres, et depuis quand?

LANCELOT

(montrant sa tête de mort en levant sa visière)

Depuis que j'ai vu Dieu!

ILDÉGONDE.

Quelle vue bien aimé! et viens-tu?...

LANCELOT.

Le faire mourir et te rendre heureuse, je ne puis plus te le taire, comme moi car je suis heureux, et..., je sais tout, Ildégonde! Ce prêtre t'a trompée, car tu te fies aux prêtres, n'est-ce pas? et pourquoi? Parceque le monde entier s'y fie me diras-tu. Mais voici une voix du ciel, une voix du sépulcre, une voix d'amant, mort pour la cause du St. Fils, une voix qui ne ment pas, et cette voix te crie: les mauvais prêtres sont la vermine de l'humanité. Sous les dehors de la probité ils cachent une ame d'aspic, ils sont pires que les Pharisiéens; dans leurs cloîtres

Satan loge, dans les plis de leur froc satan se cache, dans l'haleine de leur bouche satan respire; et si tu doutes encore de cette voix sépulcrale, puisqu' elle ne peut plus être tendre, voici un exemple. Tu étais riche et Robert non moins, vous vous adoriez; mais trop vertueuse pour rompre un serment indissoluble, tu te refusais à cette union sacrilège. Un prêtre est venu vers toi, c'était ton confesseur, tu le croyais ton appui, et sa trompeuse voix t'a dit: 'Le ciel veut ton mariage, le St. Esprit lui-même est descendu chez moi, pour m'annoncer ce décret de la divinité, il a rompu vos serments!' Et de tout cela il n'était rien, Ildégonde; mais apprends son but et frémis!

(Il va vers le prêtre toujours immobile dans son fauteuil et tire un poignard de dessous sa robe.)

Ce poignard t'aurait percé le coeur!

ILDÉGONDE.

Dieu! et quand?

LANCELOT.

Au moment que je descendais des cieux et que j'étais derrière toi, car pour une ame il n'y a qu'un pas d'ici aux cieux. Robert aussi n'est plus; les moines que tu crois couchés dans ce château l'ont tué a coups de flèches, et cette maladie de ton oncle, c'était du poison.... tu m'entends.... le monastère pense s'enrichir de ses trésors et des tiens, mais il n'en sera rien.

(Il la mène vers la fenêtre.)

Vois ces flammes. Le cloître maudit brûle déjà comme l'enfer, avec tous les crimes qu'il récele; regarde.... l'haleiue de la nuit irrite encore l'incendie.

(Il va vers le prêtre)

Voilà donc un confesseur; Ildégonde!

c'est un maudit! - Il est mort, comme tu seras bientôt.

ILDÉGONDE.

(en sentant ses joues.)

Vraiment il est déjà mort.... comme moi.... tantôt. Je rejoindrai mon Robert et mon Lancelot en même temps!

LANCELOT.

Tu le reverras, mais non plus en habits de fête, tu monteras avec lui aux cieux, tous deux je vous y conduirai, et ton oncle t'y a précédé déjà. Moi, je suis le messager de Dieu, il m'envoya sur cette terre pour perdre un prêtre et pour sauver une innocente; car que ferais-tu, dis-moi dans ce monde, gouffre de douleur, seule, délaissée et riche: tu t'encloîtrerais pour sauver ton honneur, car un monastère serait ton seul refuge. Mais qui porte ses pas dans un cloître

est malheureux: tu as peine à le croire; demande le cependant aux ombres de celles qui y ont traîné leurs jours misérables. Les femmes dans les couvents sont malheureuses, je le dis encore, et les hommes y sont vils et rampants; car ils ont plus de puissance et comme elles le voile de la vertu. Il ne te reste donc plus qu'à mourir et alors.... tu seras heureuse, je te le promets; et je ne suis pas pour toi un spectre terrible, tu n'as pas peur de moi; aussi je te suis doux, car tu es innocente, mais trompée, mais victime, mais opprimée et Dieu t'enlèvera de cette terre, puisque tu es trop vertueuse pour elle.

ILDÉGONDE.

Eh bien! je mourrai! Je veux aller où sont ceux que j'adore!... Et puis l'on

est belle et jeune au ciel aussi?... Mais, dis-moi, mourir cela ne fait il pas de mal?

LANCELOT.

Beaucoup comme ce prêtre est mort, alors on a des angoisses et l'on suffoque, mais tu ne t'endormiras pas ainsi. Tu viendras te bercer dans mon bras et tu auras une sensation d'extase, une sensation comme si on t'emportait sur les nuages, ou comme si tu flottais sur la mer, et puis il te semblera que tu dors, et qu'un ange te met la main sur le coeur; alors tu soupireras, et ce soupir emportera ton ame, comme le vent les sons de ta harpe; tu seras morte, et tu verras Dieu, et ensuite tu te trouveras sur une autre planète plus parfaite que la nôtre, et tu y vivras et tu y mourras, mais plus doucement que tu ne vas faire ici, et tu

verras Dieu, mais de plus près que tu n'as fait encore, et tu seras transportée ensuite sur une planète encore plus heureuse que celle dont tu t'es envolée et ainsi d'éternité en éternité la perfection te devancera toujours.

ILDÉGONDE.

Quel sort! - Et t'u n'auras plus alors ce crâne, n'est-ce-pas, et ces cavités profondes où jadis étincelaient tes yeux noirs?

LANCELOT.

Non, chère Ildégonde! là on a la couleur brillante de la lune; et au lieu d'ombre on répand autour de soi une lumière pareille au ver qui luit.

ILDÉGONDE.

Et ce prêtre où va-t-il?

LANCELOT.

Ecoute moi, Ildégonde. Tu vois là sur

ta tête ce firmament: notre terre est làdedans. Eh bien! dans cette terre même est aussi un tel ciel bleu, qui sert de firmament à un autre globe et dans cet autre globe se cachent encore et des astres et un ciel bleu; mais plus on entre dans ces mondes que notre terre enferme, plus on devient imparfait, malheureux, et c'est là qu'ira ce prêtre et tous les maudits, et à j'amaï il suivra l'imperfection qui le devance, et il s'éloignera de plus en plus de Dieu; mais plus on s'élance de cette terre vers ces cercles plus grands qui sont au dessus de nous, plus on s'approchera du Dieu qui nous créa et de la perfection. - Viens dans mes bras, Ildégonde!

ILDÉGONDE.

(Au prêtre tandis qu'elle va vers Lancelot.)

Misérable! - Ciel! que tu es froid.... comme un mort..... Mais cela passe..... lentement.
- Tu l'as bien dit Lancelot!..... Si je ferme les yeux, c'est comme si, enlevée de cette terre, je flotte, pareille à la colombe, sur l'air, les ailes déployées, - Oh, mon cher amant! nos heures de jadis et nos heures qui vont venir! - Adieu! Mais non..... point d'adieux..... après cette vie..... tout-à-l'heure..... nous nous reverrons et beaux..... tout aura changé! - Quel beau lit nuptial que tes bras! - Qui l'eût pensé jamais..... en habits de noce..... mourir ainsi! - - Musique céleste! C'est toi, Robert! c'est toi! Concert divin!.....

(Il la dépose sur un sofa.)

LANCELOT.

Elle dort ne la réveillons plus!

(Après un court intervalle il la regarde et

d'assez près, met son oreille près de sa bouche, baise sa main sans la toucher de la sienne, se croise, et fléchit le genou comme si quelqu'un s'approchait.)

L'ange de la mort est là. Disparaissons!..... un soupir va me la rendre! Terre! Manoir chéri, adieu! Je redeviens un ange!

(Il disparaît. Tandis qu'il s'éloigne son armure tombe, des ailes se montrent, et d'un pas léger il sort. Au même instant Ildégonde fait un mouvement convulsif, et soupire. Elle est morte.)

FIN D'ILDÉGONDE.

Coloprini.

What Venice made me, I must be,
Her foe in all, save love to thee.

BYRON, *the siege of corinth*.

Speciosus adolescens, inter suos principalis, quem filium publicum omnis sibi civitas cooptavit, meus alioquin consobrinus, tantulo triennio major in aetate, qui mecum primis ab annis nutritus et adultus, individuo contubernio domunculæ, immo vero cubiculi torique, sanctæ caritatis affectione mutua mihi pignoratus, votisque nuptialibus pacto jugali pridem destinatus, consensu parentum, tabulis etiam maritus nuncupatus, ad nuptias officio frequenti cognatorum et affinium stipatus, templis et aedibus publicis victimas immolabat. Domus tota lauris obsita, taedis lucida, constrepebat Hymenæum. Tunc me gremio suo mater infelix tolerans, mundo nuptiali decen-

ter ornabat, mellitisque saviis crebriter ingestis, jam spem futuram liberorum votis anxiiis propagabat. Cum irruptionis subitae gladiatorum impetus ad belli faciem saeviens, nudis et exsertis mucronibus coruscans non caedi, non rapinae manus afferunt, sed denso, conglobatoque cuneo cubiculum nostrum invadunt protinus. Nec ullo de familiaribus nostris repugnante, ac ne tantillum quidem resistente, miseram, exanimem saevo pavore, trepidae de medio matris gremio rapuere. Sic instar Athracidis, et Pirithoi, dispectae disturbataeque nuptiae.

Sed ecce scaevissimo somnio, nunc etiam redintegratur, immo vero cumulatur infortunium meum. Nam visa sum mihi de domo, de thalamo, de cubiculo, de toro denique ipso violenter extracta, per solitudines avias infortunatissimi mariti nomen invocare: eumque, ut primum meis amplexibus viduatus est adhuc unguentis madidum, coronis floridum, consequi vestigio me pedibus fugientem alienis. Utque clamore percito formosae raptum uxoris conquerens, populi testatur auxilium; quidam de latronibus importunae persecutionis indignatione permotus, saxo grandi pro pedibus arrepto, misellum juvenem maritum meum percussum interemit. Talis aspectus atrocitate perterrita, somno funesto pavens excussa sum.

LUC. APUL. *l.* IV. (ed. hip.)

Avant-propos.

Trois grands hommes, DARU, BYRON, HUGO, m'ont inspiré ce poème, que je voudrais pouvoir estimer davantage.

DARU m'a fourni dans son histoire de Venise la toile simple et unie, sur laquelle j'ai brodé avec des couleurs trop souvent pâles et décolorées mes tableaux divers. Car je crois que sans un certain fondement historique un édifice de poésie ne saurait être stable. J'ai pris dans BYRON la forme de ce poème; Parisina, Mazeppa, mais surtout le Giaour m'ont été constamment devant les yeux.

*Enfin toute la dernière partie de mon COLOPRINI, je la dois à ce vers du HERNANI,
un des plus beaux qu'il renferme:*

..... Ah, ce serait un crime.

Que d'arracher la fleur en tombant dans l'abîme.

Septembre 1831.

Coloprini.**Poeme.****I.**

La joie règne dans Venise, et le doux soleil du matin égaie les vitraux et les blanches murailles de son antique cathédrale, aux portes déjà ouvertes, mais silencieuse encore, parée déjà pour la grande fête, d'or, d'argent, de festons, de cierges par milliers qui brillent..... mais comme de grands hommes qui ont survécu à leur gloire; car le soleil levant éteint leur splendeur!

II.

Tantôt ce sera une foule, ce seront toilette, musique, fête; mais maintenant il n'y a pas de vie encore dans le gothique édifice; à cette heure rien encore qui se meuve, sinon l'ombre qui marche comme l'aiguille d'une horloge.... Cependant, comme d'une hirondelle, qui au haut des tours crénelées bâtit et suspend son nid, on entend bruire l'aile.....

Sur une pierre sépulcrale un jeune homme est agenouillé. La haine et les malheurs ont arraché de ses traits la joie, de ses joues les roses, de ses yeux la vivacité, et cependant il intéresse encore; oui, le jeune homme est beau, mais comme un masque de plâtre, mais comme un fantôme à la lune! Le velours, la soie

noire orne ses membres amaigris, et son léger bonnet pareillement noir est entre ses mains qu'il tient jointes, mais quoique son costume soit soigné, il n'a pas d'ornements qui le parent; sa mise est simple comme la prière qui s'exhale du fond de son coeur, car il prie l'inconnu, oui il prie, et sa voix inégale et entrecoupée qui se perd dans les arcades de la grande église, semble le vol d'un oiseau qui s'élance à travers les piliers gothiques et les voutes en ogive. Il prie et il pleure, l'ame fière, car il se croit seul, mais il se trompe. - Tout près, derrière lui, le pied sur la tombe de Candiano, père du Doge régnant, qui mourut en défendant sa patrie de la mort des braves, un homme l'épie, jeune et immobile comme lui. Quoique brulé par le soleil, malgré une grande mous-

tache noire qui lui cache la lèvre, il n'en est pas moins beau; mais qu'il diffère du jeune homme qui prie et qui semble si faible! Son oeil étincelle, ses traits sont ceux d'un soldat et respirent le courage et la fierté. Son grand chapeau à larges bords, que cinq à six plumes blanches ombragent, git sur les dalles près de lui, et sa mère même ne le reconnaîtrait pas, cachés que sont ses traits sous son grand manteau brun qui pend jusqu'à terre. Il s'avance vers le jeune homme, qui en ce moment paraît avoir fini sa prière, mais médite encore toujours à genoux sur le tombeau, et lui dit à l'oreille:

Ami! éveille-toi!

L'autre s'effraie, se lève, et sans regarder encore: Qui m'appelle?

Moi!

Qui?

Un ami.

Dis-moi ton nom?

L'autre se penche vers le jeune Vénitien et lui dit tout bas: Coloprini!

A ce nom chéri mais terrible son jeune ami lui saute au cou, le comble de caresses, puis l'entraîne vers la tombe du Doge que la patrie révère, frappe la terre de son pied, et comme de vieux amis par un seul mot, par un souffle s'entendent, il lui demande en lui serrant la main qu'il a longtemps cherchée sous les larges plis de son manteau, avec un cri convulsif et d'un oeil où se peint la haine et la vengeance: Quand?

Aujourd'hui. Silence! l'église retentit, ses voûtes nous entendent! Puis après un moment de silence: Viens plutôt avec moi.

Ils sortent de l'église, ils traversent la

ville, ils sont sur la place St. Marc, parée de guirlandes de fleurs mais déserte encore. Enfin Coloprini rompt le silence: Ton père est mort pauvre je le sais, le Doge a ses biens et les tiens je le sais, cette tombe où tu priais a son corps, Dieu a son ame je le sais, mais toi astu son coeur, sa haine?

Oui!

Je te reconnais, noble sang! Ta haine est donc vivace?

Plus que jamais.

Bien. Tu sais manier le poignard?

A merveille.

Embrasse-moi, mon brave! - Puis avec un rire infernal sur les lèvres il ajoute, en approchant sa tête davantage de celle de son ami: Ecoute! il ne donnera plus le baiser du soir à sa fille!

L'autre recule étonné: Et ce sera donc

toi, banni, qui oseras!.... Mais d'abord dis-moi, comment viens-tu ici, comment oses-tu te montrer à la fête, quel a été ton sort depuis que....?

Mon cher! il n'est pas temps encore. Je te dirai cela quand la tempête sera passée. Encore un coup, en montrant la tour de la cathédrale qu'il aperçoit dans le lointain; voilà le capitole du tyran qui nous opprime, ce mot doit te suffire.

Tout-à-coup l'autre s'en va en lui disant: à tantôt, adieu!

Que vas-tu faire?

Me gorger d'armes!

Bien. Mais sois prompt. Adieu!

Je te retrouverai?....

Dans notre basilique.

III.

Les cloches sonnent. La foule accroît sans cesse. La fête sera plus brillante que jamais; Bianca la fille du Doge se marie, Candiano lui même y sera. Les deux amis se rencontrent enfin, mais l'autre ne montre plus son costume de velours et de soie; c'est un grand manteau qui lui couvre le corps, c'est un grand chapeau..... enfin tous les deux se ressemblent au point de tromper ceux qui les suivent. Ils se tiennent tout près l'un de l'autre mais ne se disent mot. Ils épient chaque parole, chaque syllabe, chaque geste. Ils sont là, comme un seul rocher à deux sommets, entourés et battus par la mer de peuple qui monte et recule autour d'eux. Le voilà, Coloprini, au sein même d'une patrie, d'une ville, d'un peuple qu'il hait et méprise, au milieu

d'un peuple dont nul ne le connaît plus, et dont le plus léger soupçon serait mortel pour lui, voilà son jeune ami environné du même air détesté de Venise, mais non menacé de tels dangers: Venise le croyait fidèle, elle s'était trompée.

Tout-à-coup la musique se fait entendre au dehors, les orgues lui répondent au dedans: l'église est pleine de sons, les âmes d'allégresse.

Le cortège s'avance; il entre. C'est la veille de la fête de la purification, plusieurs jeunes citoyens distingués guident alors leurs fiancées à l'autel. Des prêtres précédés d'enfants de chœur qui chantent ouvrent la marche; viennent ensuite les jeunes couples, suivis d'enfants qui portent leur riche dot en des cassettes d'argent; les hommes marchent nu-tête, les femmes ont un voile qui embellit

mais qui ne couvre pas, tant il est transparent et léger. La fille du Doge marche à la tête des fiancées guidée par son futur; on la reconnaît à l'or brodé sur son voile et au riche diadème qui relève la beauté de ses cheveux bruns. A cette vue éblouissante le jeune homme jette un regard furtif sur son ami, et voit une larme briller dans ses yeux; il croit se tromper et le regarde en face: pleures-tu? lui demande-t-il étonné.

Je pleure! répond l'autre avec un profond soupir.

De rage, n'est-ce pas?

Et d'amour!

D'amour! comment?

Silence! plus tard.

Ensuite paraissent les parents des fiancés. Tout ce que Venise a de noble, de riche, de grand, contemplez-le dans

cette poignée d'hommes; à voir le luxe qu'ils étalent on dirait des rois.

A cette vue celui qui avait parlé le dernier s'écrie: O douleur! en frappant de son pied les larges pierres.

Qu'y a-t-il?

Le Doge!

Eh bien?

Stupide! qui demandes eh bien! Il n'y est pas. Toi, le vois-tu? Mais tout à coup: Imprudent! se dit-il, on me regarde. Remarquant toutefois que chacun est également désappointé, il reprend son sangfroid. Le peuple s'agite, tout le monde se parle à l'oreille et l'on voit bien que ce bourdonnement est celui d'un peuple qui murmure tout bas.

Mon ami! demande-t-il à un homme du peuple, d'où vient que le Doge par son absence ternit l'éclat de cette fête?

Venise l'ignore; et il devrait être ici, mais....

C'est vraiment dommage! Et à ces mots les deux amis percent la foule, entrent dans une chapelle inaperçus, car la foule comme la solitude n'observe, n'épie personne, et là derrière l'autel assis ils peuvent se parler enfin sans danger. L'un est sombre, l'autre silencieux peut-être inquiet par incertitude.

Il ne mourra donc pas, je suis bien malheureux!

Après un moment de silence, l'autre ajoute: il craint nos poignards.

Le misérable! A ces mots il pose la tête entre ses mains et se tient ainsi quelque temps, puis en découvrant tout-à-coup son front, il dit à l'autre qui l'a longtemps regardé avec attention, en lui frappant le genou, et avec le contentement

de quelqu'un qui vient de vaincre une difficulté: Ami! à défaut du père je prends la fille.

Quoi! pour victime?

Y penses-tu? Jamais! Et en même temps il parcourt des yeux la chapelle entière. Je puis m'expliquer en ce lieu; apprends enfin mon sort. Je viens ici pour tuer celui que je hais, que nous haïssons, qui mourra de cette main, eh bien! je le sauve, oui; et dans son palais qu'il infecte, j'ai été face à face avec lui et avec sa fille charmante; l'amour me prit, je veux l'avoir, je l'aurai.

Et aurais-tu osé!.....

Non, sans doute,..... mais à présent écoute-moi. Je frappe un coup de maître; je l'enlève; je fais proclamer sa mort; je fais courir le bruit qu'elle est expirée entre les mains des plus cruels bourreaux,

dans les plus affreux tourments; alors traînant une longue agonie le vieux mourra cent morts horribles, et puissiez vous alors, ombres de nos pères! le harceler jusque dans son sommeil, et vous réjouir de ses songes terribles! Mais.... il écoute, et entend des cris confus, puis se levant; il dit, avec une sorte d'enthousiasme: Estu prêt, le moment est venu!

IV.

L'instant est solennel. Le temple se parfume, se réjouit de chants. Une douce musique pénètre les ames, comme une mère les premiers cris de son nouveau né!

Enfin le pontife se tourne vers les jeunes amants et leur donne la bénédiction

Ces mains levées vers le ciel, cette longue barbe qui couvre la poitrine du respectable vieillard, cette chape pourpre avec ses larges plis retombants des bras augustes de l'homme saint, ces jeunes vierges, ces jeunes adolescents agenouillés, recueillis devant l'autel, voilà ce qui augmente encore la beauté du spectacle magnifique qu'offre tout un peuple rassemblé dans la demeure d'un Dieu, silencieux et immobile aux paroles de son serviteur; oui, ce spectacle là, disje, relève encore la solennité de ces instants divins. La musique s'est tue, le silence est profond, rien qui remue de tant de mille âmes, qui regardent, admirent, éblouies; c'est comme ce matin lorsque le soleil était rouge encore de jeunesse; seulement la voix ferme et sonore du vieillard sacré, dont les accents

avec majesté roulent..... Mais tout-à-coup un cliquetis d'armes, des pas dérèglés, des cris tumultueux,.. La foule encore paisible écoute, les coeurs commencent à battre à coups redoublés, les visages à pâlir; on écoute encore. Hélas! il n'est que trop vrai! Des cris perçants s'élèvent, les jeunes gens incertains, inquiets, soutiennent leurs amantes que la douleur égare, la parole expire dans la bouche de l'évêque, ses bras étendus vers le ciel tombent, sa gravité l'abandonne; les nobles Venitiens..... Soudain les battants des portes massives frappent les murs avec fracas, les cris sauvages sont distincts. En cet instant nos deux hommes sortent de leur réduit à pas précipités, comme s'ils voulaient fuir. Tout-à-coup au milieu de l'église se montre la bande, armée de la tête aux pieds, casque en tête, visière

descendue, poignards à la ceinture, sabre au poing. La foule pousse un cri lamentable, l'évêque s'enfuit derrière l'autel, les femmes sont évanouies par terre, les enfants pleurent et se cachent de peur sous leurs mères renversées. Il y a désordre, on se défend à peine... Les deux jeunes gens parvenus près de la cohorte, se jettent dans ces rangs amis, foulent aux pieds leurs grands manteaux, et montrent une reluisante cuirasse, entourée comme d'une guirlande de dagues: soldats, dit Coloprini, leur chef, il n'y est pas! mais rien n'est perdu! En avant! je vous guide! Voilà de l'or, sachez le prendre! - A ces mots il leur montre les richesses des jeunes amants déposées près de l'autel. Il met l'épée à la main, et la bande forcenée renversant qui s'oppose, foulant aux pieds sièges, femmes,

enfants, tout en un mot, parvient à l'autel sacré, et cette troupe effrénée ose regarder en face celui dont ils souillent le temple.

Là ils trouvent la céleste Bianca, pâle, sans connaissance, la tête sur les genoux de celui qu'elle venait d'épouser: le malheureux jeune homme était décidé à mourir s'il fallait avec ou pour elle.

Rends-la! lui crie d'une voix arrogante le banni qui marche à la tête de la bande.

Jamais! lui répond aussitôt le jeune et fier Vénitien, qui est allé se placer l'épée nue devant le corps de son épouse. Il veut arrêter les ravisseurs, mais le coup d'une hache assassine le frappe.... Arrête! c'est un fils unique!.... Il n'est plus temps, hélas! Son sang rougit la robe de celle qu'il aime, et qui rêve

peut-être qu'il la défend, tandis que là bas déjà, loin des yeux des hommes, il prie pour ses jours.

Lâche! crie à cette vue le chef, lâche! meurs! et en même temps il plonge son épée dans le coeur de celui qui venait de fendre le crâne au jeune Vénitien. Compagnons! ajoute-t-il en se tournant vers la troupe, apprenez par cet exemple qu'on ne tue jamais la noblesse par derrière! Puis prenant la fille évanouie entre ses bras, il crie: Victoire! elle est à nous! A cette vue les nobles, parmi lesquels se trouvent les parents du jeune homme massacré, aidés d'une assez grande quantité de bourgeois, revenus de leur première stupeur, fondent avec une force inouïe sur la bande cruelle, lui opposent une barrière de leur courage et y font un carnage horrible, mais vaincus

enfin par la multitude, et ayant dû céder au nombre et aux armes, ils se regardent tristement, les glaives leur tombent des mains, et c'est sur des cadavres qu'ils roulent!

Cette attaque tout imprévue avait été l'affaire d'un moment. Les pirates s'étant ouvert un passage, quittent le temple. Grande était leur perte; de trois cents qu'ils avaient été la moitié ne retournait pas avec leur proie. Le jeune homme aussi entraîné dans cette horrible boucherie tomba, frappé par une main chérie - - o haine! que tes effets sont terribles! Ils courent vers leurs vaisseaux en criant avec phrénésie: à nos galères! à nos galères! et à ceux qui les gardent en leur montrant l'immense butin et la jeune fille toujours évanouïe entre les bras du sanguinaire Coloprini: VICTOIRE! VICTOIRE!

V.

Il est nuit, tout est sombre. Bien loin, là bas, sur l'Adriatique, quelques flambeaux seulement brillent, disparaissant et reparaissant tour-à-tour: on dirait des feux follets. - C'est là que sont les galères des pirates, c'est là qu'au fond d'un de leurs navires le trésor du vieillard de Venise dort: une coupe lui a apporté le sommeil, elle repose malgré le bruit et les chansons des ravisseurs, répétés mollement par les échos.

Qu'ils sont charmants les chants le soir sur l'onde!

Prête une oreille attentive, entends ces voix sauvages, non cultivées, ces airs libertins, ces cris de joie effrénée et d'impure volupté; ces sons rapides se précipitent, l'ivresse, écoute ces élans! les chasse dans l'air; de près on reculerait

à ce hideux sabbat. Mais que ce désordre de musique, que ces sons qui se croisent comme des lances qui combattent, traversent l'eau, l'onde les cadence et leur rend l'harmonie, elle semble retenir la marche rapide de ces chants de victoire et de liberté, ces voix dures s'adoucissent, en un mot l'eau filtre ces notes en désordre, cette musique bruyante; il ne nous en parvient que l'essence pure et délicieuse, et apportée à notre oreille par le Zéphire qui la mêle à ses roses, c'est comme si elle a reçu une partie de leurs parfums et de leur douceur!

Oh! que c'est ravissant que les chansons la nuit sur l'onde!

VI.

Combien sommes-nous?

Chef! cent cinquante environ. Les morts..

Il suffit. Que mes soldats chantent et rient, verse-leur le vin, vive l'ivresse! Dis-leur que je suis content d'eux, Ainsi parle Coloprini, assis sur le tillac au milieu des principaux de la bande.

Tu as bien fait, dit il à l'un d'eux, auquel il avait confié le commandement pendant son absence; tu as bien fait, ami, je te remercie, tu les a conduits à merveille; que le monstre n'y était pas, ce n'était pas ta faute mais la mienne, j'aurais dû tout prévoir. Reçois cette dague en récompense, elle me sert depuis quatre ans, elle n'a jamais porté à faux; vois! il y a encore du précieux sang Vénitien. Oh! que n'a-t-elle en le bonheur d'ouvrir le ventre au Duc maudit! Pierre Candiano! j'y aurais plongé ma tête et tout ton sang n'aurait pas assouvi ma

haine. Ces dents auraient déchiré tes entrailles, comme l'ont été celles du traître Obelerio, tu as des entrailles de fer, je le sais, mais cette bouche renferme une scie de diamant!

Les lèvres reconnaissantes de celui qui reçoit l'arme touchent la main prodigue qui la donne.

Mais, dis-nous, mon chef, que t'est il arrivé depuis ton départ, raconte-nous, n'as tu pas éveillé des soupçons, les dangers ne t'ont-ils pas menacé,... et puis, que veux-tu de cette fille? Tu vas en faire ta maitresse?

Je l'aime; elle est à moi, ainsi vous tous respectez sa pudeur. Jamais, aussi longtemps qu'il respire, le vieux. Doge ne la reverra, et si un jour il avait l'audace de me poursuivre, si la fortune me devenait contraire, si je ne pouvais la garder,

alors ce poignard, (tandis qu'il en tire un second tout neuf de dessous sa ceinture), ce poignard, vierge encore et innocent, doit frapper une vierge innocente: mais, je le jure par ma patrie, si j'en ai une, je ne lui survivrai pas! A ces mots ses yeux noirs jettent des éclairs terribles, et la lune jette son pâle éclat sur l'acier du poignard qu'il agite. - Après quelques moments de silence il

ajoute:..... C'était une nuit, belle comme la présente. Je marchais le long du grand Canal, près du pont de Rialto. Tout-à-coup j'entends un cri, je me retourne, je vois à peu de distance derrière moi un homme qui se débat sous le fer assassin.. Silence un moment vous tous! Ecoutez crier la petite. Ce sont encore là des

peurs de jeune fille, mais elle changera sous peu, je vous en répons! Qu'elle chante à son aise, elle en sera plus docile après. - L'épée à la main je m'approche, et reconnais un vieillard. Vous le savez, mes amis! j'honore les cheveux argentés autant que nos saintes reliques, je m'élance donc sur les sicaires, les lâches s'enfuient. J'aide le vieillard à se relever, je lui donne mon bras. Il était blessé à l'épaule mais la blessure n'était pas grave. N'aviez-vous pas de garde? lui demandai-je. Hélas! répondit-il, c'était elle même qui à l'instant..... Il ne put en dire davantage: ses propres serviteurs avaient voulu le massacrer.

Il m'admet dans sa gondole. Nous descendons le grand canal. Je ne pouvais toutefois satisfaire mon extrême curiosité, ses traits étant cachés sous son manteau,

son costume sous l'obscurité! Enfin il me dit après un long silence: Me suivras-tu dans ma demeure? - Si vous le permettez; puis-je savoir si elle est encore loin d'ici? - A ces mots les gondoliers cessent de conduire, la barque cesse de fendre les flots. J'aperçois que nous y sommes, car le seigneur sort du bâtiment. Je le suis. Alors: C'est ici, me dit-il, et d'une main amaigrie il me montre, affreux moment! le palais Ducal. J'étais sur la place St. Marc. Oui, compagnons! c'était lui, je l'avais sauvé celui que j'aurais pu que j'aurais dû fouler aux pieds. Et j'ai suivi ses pas par les sombres corridors, par les larges salles de son palais, j'ai touché ses lambris dorés, je l'ai vu assis sur un sofa le vieillard, la poitrine découverte, qu'un jour si Dieu ne me fait pas mourir je percerai, j'ai

vu un médecin bander sa plaie que j'aurais voulu remplir d'un venin incurable, j'ai vu une horde de flatteurs vils, empressés à adoucir ses souffrances, mais alors aussi, mes braves! j'ai vu s'approcher sa fille, éloignant cette foule, se jetant au cou de son père, partageant, d'une main douce et enfantine les soins du médecin. Oh! qu'elle était jolie! Oublié, inaperçu, je pouvais à loisir la contempler; elle était en costume de nuit, sans voile, que dis je, les bras nus, ses longs cheveux bruns ondoyaient mollement derrière elle sur sa robe blanche, et moi, silencieux, la haine, la rage dans l'ame, près de cette jeune fille, belle, éclatante sous ses pleurs, qu'un amour filial lui fit verser..... Duc maudit, pensais-je, peut-être un jour cette fille te sera du poison, ce sera ta mort, mon triomphe!....

Aux armes! Nous sommes perdus! crie tout-à-coup comme un forcené et au milieu de la narration celui qui était assis vis-à-vis de Coloprini. Tous s'élancent du vaisseau, prennent leur poste, éveillent les soldats plongés dans les plaisirs, étourdis par le vin. Un cri se fait entendre sur le golfe: les Vénitiens! les Vénitiens! La flotte s'était approchée inaperçue par les ombres de la nuit et par l'insouciance et le désordre des troupes des pirates, puis, lorsqu'ils étaient aussi près que possible des ennemis, toutes les forces Vénitiennes s'étaient montrées comme en un clin d'oeil sur leurs navires, et le cri de ST. MARC ET VENISE! tonnait, mille fois répété, le long de l'Adriatique!..... Mais c'est en vain que les chefs cherchent à rallier les soldats étendus sur la rive....

Tout est perdu. Une partie des Vénitiens, descendue à terre, massacre tout. Ce qui était encore en état de combattre s'était groupé autour de Coloprini tant pour le défendre, que pour lâcher de conserver la fille enfermée dans les flancs du vaisseau. Mais tout-à-coup Coloprini jette un cri affreux: le voilà! le voilà!

Qui?

Candiano! Et l'équipage frémissant répète ce nom abhorré!

Il se montre en effet à la tête de ses troupes le glaive au poing, la fureur sur le front. - Des deux côtés on combat comme des tigres; mais enfin malgré une vaillante résistance, l'accablement, la fatigue et le nombre font reculer les pirates, et un instant après..... Ah! résistez! résistez encore!.... C'est en vain, les Vénitiens abordent la galère fatale!

Mais en ces moments terribles où est le chef? Comme la foudre il avait disparu. Un autre, son digne ami le remplace. Fidèle à son serment, Coloprini porte ses pas vers la fille du Doge. Il la trouve couchée à terre sur son visage. Il la relève. Sa jeune tête est pénible à voir, tant les larmes l'ont défigurée; dans son désespoir elle s'est arraché son diadème et son voile nuptial et les a foulés aux pieds. Ses cheveux en désordre pendent derrière et devant elle et ses bras sont rouges de sang, tant elle les a meurtris. Elle était plongée dans une espèce de léthargie, contre-coup ordinaire des émotions violentes, quand Coloprini entrait; mais s'étant aperçue qu'il y a quelqu'un elle ouvre enfin les yeux, écarte ses cheveux de devant sa face avec un mouvement convulsif, et ne les lâchant pas elle

les tient si ferme des deux côtés de la tête, qu'on craindrait qu'elle ne se les arrachât. En cette attitude elle regarde Coloprini immobile devant elle; le monstre n'avait pas encore pitié.

Jeune fille! dit-il, viens, tu dois mourir!

Elle tressaille à ce son de voix.

Traître! crie-t-elle tout-à-coup en s'élançant au devant de lui, où est mon Francesco, mon amant! Et puis lui montrant sa robe teinte de sang, elle ajoute: Vois ce sang, c'est tout ce qui me reste de lui, tu me l'a pris, monstre! Cela crie vengeance, oui, vengeance!..... Elle s'arrête.

Cette voix qui naguère encore était douce comme le chant des rossignols pendant les nuits printanières, était devenue maintenant par les efforts et les cris affreux

de la jeune fille désespérée, tantôt rauque tour-à-tour et aigue, tantôt grave et sombre, comme un corbeau qui croasse durant la tempête.

Puis elle reprend: rends le moi! rends moi mon père au moins, que j'ai aimé avant mon Francesco! Rends le moi....

Elle n'avait pas encore fait beaucoup d'attention au bruit affreux qui se faisait au dessus d'elle; elle s'y était accoutumée; tout le jour elle n'avait entendu autre chose, et quoique la voix de Candiano avait déjà résonné plusieurs fois, chose incroyable! elle n'y avait pas pris garde; Coloprini s'en faisait un plaisir cruel. Enfin cependant le Doge crie d'une voix sonore et éclatante: ILS SONT A NOUS! VICTOIRE! - Bianca entend ces mots, elle jette un cri; Coloprini tressaille de colère, sa haine se réveille plus terrible: il

faut en finir! dit-il, d'une voix forte en se précipitant vers la malheureuse vierge. L'enfer dans l'ame il l'enleve, la serre entre ses bras, s'avance sur le tillac avec la jeune fille qui doute encore de son sort affreux, et agite dans l'air la jeune Bianca qui tend ses mains vers le Doge en criant d'une voix éteinte: Sauve-moi, sauve-moi! pareille à un drapeau qui lui est confié.

A la vue de sa fille unique le vieux Doge tombe, comme un tigre qui voit du sang, avec ses fidèles Vénitiens sur celui qui enlace sa fille des bras; ses troupes moissonnent ce qui reste des pirates. Tout périt; tout tombe. Le vieux père lui-même s'élance sur le ravisseur, mais.... son épée ne rencontre que les airs. Comme une ombre, Coloprini a disparu avec la jeune fille. Le vieillard s'écrie, il s'avance

vers le bord du vaisseau, il regarde!... Oh! l'horrible spectacle! Son ennemi féroce s'est plongé dans les flots; il nage avec sa proie, et voyant le vieux Doge qui pleure, il lui montre en riant sa fille qui lui tend pour la dernière fois ses bras suppliants, en la tenant élevée audessus de l'onde, puis il s'enfonce sous les flots en entraînant la jeune Vénitienne.... et tous les deux n'ont jamais reparu.

Malheureux père! tu penses avoir remporté la victoire et c'est le brigand qui triomphe!

Van Speyk.

Salut! jeunes héros morts pour la liberté!
PICHAT; *Léonidas*.

Van Speyk.

..... Dieu dit. Les portes du ciel s'ouvrirent. et ses anges obéissants prirent leur vol vers notre planète. Voilà qu'elle paraît à leurs yeux, mais comme une étincelle seulement; puis, à mesure qu'ils s'élancent par les astres immenses, elle croit; c'est déjà une lumière, pareille à celles qui versent dans notre ame le plaisir et la joie, quand au bal folâtre, suspendues au plafoud, couronnées de crystal, elles jettent leur brillant reflet en des yeux remplis de bonheur et d'amour....

Ensuite, c'est un flambeau; mais plus près encore, la lumière commence à pâlir et puis disparaît tout-à-coup; c'est une grande plaine qui s'offre à leurs regards, c'est la mer, et loin, bien loin, il leur semble découvrir des monts et des forêts qui courbent l'horizon. Ils descendent plus bas, flottant en silence, invisibles aux humains, sur leurs blanches ailes veloutées; et les villes, les champs, les fleuves se peignent plus clairs, plus distincts dans leurs yeux; enfin la flèche de la tour d'une cité naguère florissante, maintenant, hélas! mutilée et avilie, se montre; ils la reconnaissent. 'C'est elle!' s'écrient ils, et comme un accord de la harpe divine ces sons se perdirent dans l'immensité des airs!

C'est là qu'au sein des flots dorment des braves, des héros, et quand la tempête qui causa leur perte, jettera leurs

carcasses mutilées sur la rive d'Anvers, sa populace, frappée encore de terreur et de respect, reculera devant leurs squelettes brisés! Deux peuples qui auraient dû être frères se faisaient une guerre à mort; les uns gardaient leur ancien héritage, et les autres, bercés par de folles chimères et gorgés de haine, en avaient par leurs trahisons et leurs atrocités infâmes fait hériter le peuple de l'autre rive du fleuve, du fleuve rempli de voiles et de canons, qui regardaient menaçants les arsenaux et les belles rues d'Anvers. Mais l'eau se glaça, et Mars dut céder quand Neptune avait perdu ses forces; cependant, quand enfin la chaleur revint et que le second mois de l'année nous montra de beaux jours printaniers, le fleuve revêcut, et en peu de jours les braves officiers allaient reprendre leurs positions.

C'était la nuit; elle était orageuse, et comme un aigle aux ailes déployées, la ville se découpait noire sur un fond gris. On entendait la pluie ruisseler des mâts et des cordages et l'ouragan sifflait. Tous cependant étaient parvenus au but désiré, quand la tempête jeta un bâtiment, hélas! sur la côte ennemie. Tout dans la ville semblait dormir, mais des traîtres veillaient comme des loups sur nos marins, des yeux cachés étincelaient dans l'ombre; ils regardent!..... Un navire entre leurs mains!.... Ils y volent, ils s'y précipitent! On combat; on se défend vaillamment; et à travers la tempête on n'entend que des cris de terreur et des cris de joie, horribles hurlements! Tout est perdu pour nous, mais l'honneur restera. Le capitaine voit que la résistance devient vaine; il s'absente, et les profon-

deurs du bâtiment recèlent un héros! 'La mort à ces monstres,' s'est-il écrié, 'rien à eux, tout à nous!.....' Il était seul au monde le jeune homme, et ses parents étaient longtemps déjà aux lieux où l'on ne meurt plus, il n'y avait encore qu'un faible roseau qui lui faisait aimer la vie, une rose! une jeune amante; et il la sacrifie à sa patrie! O pensée douloureuse! si elle le savait elle en mourrait peut-être! Il ne pense pas à elle; aucun soupir pour celle qui couronne de fleurs la coupe de sa jeune vie; son pays l'emporte! 'Vie!' s'écrie-t-il, 'vie, je te repousse! ma mort est plus utile; eh bien, patrie! la voilà!' Le feu d'un pistolet a touché la poudre, tout est mort! Une ville se réveilla, frappée de terreur et ne put comprendre un tel héroïsme; une flotte, spectatrice de la lutte, ap-

plaudit. Les officiers, les matelots, tous, les larmes aux yeux avaient contemplé ce combat funeste, sans pouvoir aider leurs amis..... Soudain un coup part!.... La flotte veut s'écrier, mais l'admiration rend la voix muette. Un coup part, et au bruit succède un silence, rompu seulement par le vent et les flots. L'ami et l'ennemi tout périt, leurs membres en lambeaux tournoient dans l'air puis se plongent dans le fleuve, lit d'honneur aux braves, tombe infâme et vile aux lâches agresseurs!.... Et le jeune héros, où se réveille-t-il? Dans les bras des anges, qui comme en triomphe le portent vers leur Dieu. Il vole, bercé dans leurs bras, réchauffé du duvet de leurs ailes comme un frère bien-aimé, jette encore un regard sur sa terre chérie, puis lève les yeux et voit des héros. Une douce lumière

l'entoure, il effleure les parvis du ciel. - Dieu l'avait jugé digne de ce bonheur, et les anges entendant sa parole divine rouler par les voûtes du ciel, avaient été les guides de la belle ame d'un Hollandais!

Adieu, jeune homme! quitte cette terre malheureuse, infestée de tyrans et de peuples effrénés; tu as fait briller d'un nouvel éclat cette longue chaîne de héros patriotiques qui depuis si longtemps s'était rouillée. Nos héros renaissent, notre patrie s'est réveillée, applaudissons! - Félicitons nous, compatriotes! nous sommes Hollandais! Quel haut fait! un jeune homme, au plus beau de sa vie, une belle carrière qui va peut-être s'ouvrir pour lui, des plaisirs, des honneurs qui se pressent en foule sur ses pas, une jeune fille même, il s'arrache à tout,

rien ne l'arrête, et les flots sont la tombe de ses membres mutilés! Martyr de la liberté, honneur à toi! - Jeune fille! qui fus jugée digne par un héros d'être son amante, glorifie-toi! les vieillards te cèderont leur place, et tes compagnes te porteront envie et te regarderont avec respect!... Et que dira l'Europe? Elle admirera, et notre petit pays grandira aux yeux des nations par son héroïsme et ses hauts-faits. Oui, patrie, continue ainsi! ta position est pénible! peut-être tu devras céder; mais, tu l'as dit, ce ne sera qu'en combattant, l'honneur vaut mieux que la victoire!

Février 1831.

Fragment.

Fragment.

Triste voyageur où vais-je donc! Ici sur la colline je ne vois rien, que là-bas la forêt dont je sors, où chaque arbre me faisait l'effet d'un brigand, et devant moi la plaine; elle est grise à la lune mais verte au soleil, grise comme le firmament, qui au soleil ressemble à l'oeil de ma bien aimée!

Regardons l'heure! Comme il est tard! Deux heures!.... mais non: l'ombre que la lune jette sur la porcelaine de ma montre me trompe, la cloche de l'hôtel-

de-ville n'aura donné encore qu'un seul son après minuit.

J'ai couru déjà depuis longtemps et maintenant mes pas chancellent.

Mais ne pourrais-je donc rien voir d'ici; regardons bien.

Il me semble, mais peut-être c'est un rêve, car la nuit nos yeux voient tout ce qui nous vient à l'esprit, que là-bas dans la plaine une lumière scintille..... mais c'est peut-être une étoile qui se lève, ou bien un de ces feux trompeurs qui attirent les voyageurs, sans se faire toucher jamais. Mais, pauvre égaré! que m'importe de quelque côté que je me tourne? Allons donc, suivons la lumière si elle s'éloigne; si elle reste, approchons-nous.

Je marche par la plaine silencieuse, et je me dis: s'i! faisait jour, je ferais des vers sur tout ce qui s'offrirait à ma vue

mais maintenant, je ne vois rien, qui puisse charmer, rien que la forêt à moitié disparue, la clairière qui se tait, la flamme qui ne m'a pas trompé car elle garde sa place, déjà même elle a grandi. S'il faisait jour, et que le gazon ne fût pas mouillé de rosée, je me jetterais dessus, et peut-être une fleur, une hirondelle, une jeune paysanne aux pieds nus, passant près de moi, seraient les sujets de mes chants. Car je ne chante jamais de héros, tous ont été trop imparfaits, nul n'est digne de chants, c'est la nature que je chante. - Quand je vois le ciel, ou un vieux chêne dont les *pieds touchent à l'empire des morts*⁽¹⁾, ou bien une colombe, une violette, je m'écrie: O firmament! ta beauté est un

(1) Le Chêne et le Roseau, fable de la Fontaine.

rayon de la gloire du Tout-Puissant, ton bleu est pur comme ton Créateur, cette immensité que j'ai devant les yeux quand je te regarde, c'est l'image de l'éternité de celui qui t'a formé! - Quand fatigué d'une course, dans une brûlante matinée d'été, je m'appuie contre un chêne plus que centenaire, je me dis, et c'est la même pensée que celle du Perse Xerxès à la vue de son armée immense: aucun des hommes qui vécurent avec celui qui a planté cet arbre n'existe plus, les bras robustes de celui qui l'a mis là, ne sont plus que des os poudreux, il n'a jamais vu ces branches chargées de tant de feuilles, il n'a jamais vu un malheureux voyageur cueillant à son ombre quelques paisibles et frais moments. Quand au crépuscule du soir une colombe traverse l'air au-dessus de ma tête, je pense: tu ap-

partiens sans doute à une jeune fille jolie, car tu es belle et blanche comme l'ame d'une fille de quinze ans. Et lorsque je regarde la pensée je murmure: ta couleur, humble fleur, ne sied pas à ton état, le lis royal devrait avoir la pourpre, mais la tendre pensée devrait être blanche comme la main d'un enfant. Et je dirais tout cela en vers, car la nature est la poésie de l'homme, comme Dieu est celle des anges! - Me voici devant un mur, et ma lumière a disparu, ainsi disparaît l'age du plaisir quand nous sommes près d'y toucher, qui de loin nous attire. Je fais la ronde de la muraille; elle est vieille, elle est haute, elle est longue, n'y aurait il donc pas d'entrée? Pas encore. Ah! enfin je la vois. Une grande porte entr'ouverte. Pénétrons dans l'enclos.

Charme et mystère! Des tombeaux, des

arbres, du gazon et là-bas.... Qu'aperçois-je? Une prison? Je ne me trompe pas, c'est un cloître. Dans l'une on vous emprisonne de par le Roi, dans l'autre de par Dieu. Et là, à cette petite fenêtre, là tout haut voilà ma lumière, du moins je le présume, mais toutes se ressemblent comme des enfants nouveau-nés!

Regardons le lieu où je suis. C'est ici le cimetière.

Ah! sans doute, car une urne est là-bas qu'un saule ombrage, et au côté opposé, voilà une belle pierre sculptée que cachent des peupliers. Je voudrais lire les épitaphes, mais l'ombre des arbres couvre les deux, inscriptions à demi effacées, abbessse est le seul mot déchiffrable sur le premier tombeau, 57 sur l'autre. Ces tombes paraissent vieilles. J'envie les âmes des corps qui sont couchés là, elles sont

déjà depuis longtemps heureuses! Cette pierre-ci est pareillement vieille, elle est couverte de mousse, mais le nom d'Amélie y est lisible ainsi que son âge.

Malheureuse! elle aurait porté envie à l'épouse de son frère!⁽¹⁾ Elle touche à une tombe sur laquelle on a mis l'image d'un papillon, poétique image, qui vaut bien celle de ce serpent, gravé comme symbole de l'éternité sur la tombe de celle qui dort là de l'autre côté. Un peu à droite, voici une pierre de marbre sans inscription, toute pure, toute neuve ce me semble. Devrait-on encore y graver le nom de la défunte, ou aurait-elle été si vertueuse qu'on se souviendra toujours d'elle, ou bien trop criminelle pour que sa mémoire soit di-

(1) Châteaubriand, Réné.

gne de conservation? Une rose flétrie et brisée à la tige orne cette autre tombe. C'est une image employée souvent, et à laquelle les hommes sont devenus insensibles, comme à toute chose que souvent on voit ou entend; ainsi les hommes nomment la mort, sans y songer seulement, et ne pensent pas quand ils prononcent ce mot terrible, qu'ils seront un jour aussi couchés dans une bière, revêtus d'un suaire, portés dans une voiture noire et triste..... Mais qu'entends-je? Une fenêtre s'ouvre. Je regarde. Elle s'est déjà refermée, mais au dessous gît un morceau de satin. Ramassons-le et regardons. J'y vois des lettres gravées, mon Dieu! avec quoi? Etonnement! gravées avec la rouille d'un clou. Ce ne sont que des mots détachés. *Pars, par la grande porte, puis à gauche. Ton aman-*

te, moi. Enlevée. En prison. Demain! Et puis une goutte de sang. Mon Dieu, du sang!
Demain tu serais morte! Et par qui, par quel monstre, par quelle main insolente?
J'ignore. N'importe aussi: tu seras sauvée, je le jure par les corps sur lesquels je me
tiens. Je m'en vais; à gauche! voilà ce que j'ai lu sur le satin sali. Je m'en vais, et
l'aurore apportera la vengeance!

Mars 1830.

Elégies.

N'as-tu donc pas, Seigneur, assez d'anges aux cieux?
VICTOR HUGO; *la mort de Mad. de Sombreuil.*

Victorine.

J'entends la cloche qui avec le dîner ramène les joyeux propos, et déjà par les vitres je vois les viandes fumantes. Je m'avance. J'entre. On dîne. Le vieux père d'un oeil de plaisir et de contentement verse le vin à la ronde et l'on rit aux éclats; mais deux membres manquent à cette heureuse famille, et l'on voit à travers le vide que cause l'absence de deux amies, le tronc d'un vieux chêne, qu'une petite tête rayonnante de beauté devrait cacher. Car elle était jolie la petite

filles et blanches et blondes et elle avait des yeux bleus, et son amie, son intime amie, presque sa soeur, qui toujours l'accompagnait, badinait avec elle, et qui au diner pouvait jouer avec le collier qui entourait le cou de celle qu'elle aimait, était brune et vive et pétulante; elles l'étaient, jolies, car elles ne le sont plus.

Si vous ne voulez le croire, fouillez dans la nuit de la tombe, regardez-les, elles s'y embrassent encore! - La mère dit: 'Où sont les enfants?' et tout le monde de répondre: 'Je ne le sais!' - Mais la mère s'inquiète, elle va regarder à toutes les fenêtres voir, si elles s'approchent; ensuite elle en ouvre une, et crie: 'Victorine! où es-tu? Nous dînons déjà!', Mais nulle voix ne répond. Victorine alors était déjà sourde et muette. Alors la mère sort, elle parcourt sa campagne, elle in-

terroge les sentiers, mais les traces qu'elle y cherche ne lui répondent pas; son oeil inquiet bondit sur les prairies voisines tandis qu'elle passe près de l'étang, puis elle baisse les yeux et aperçoit les deux filles, mais mortes, mais mouillées en tout sens; alors un cri de désespoir maternel, s'éleva jusqu'aux nues, qui frappa l'oreille des fidèles valets. Ils accourent. Le festin avait bouché nos oreilles; on vint nous avertir du malheur, et alors.....

Ah! je sais que je ne pouvais pleurer d'étonnement et d'effroi, un frisson parcourut tout mon corps, qui trembla comme un roseau au vent; mais voilà tout, sinon, qu'en m'approchant du lieu fatal, il me sembla voir une femme agenouillée près d'une morte qui s'écria, en s'arrachant une larme et avec un rire égaré: 'Victorine! mon enfant! que tu as chan-

g ! - Alors peut être une voix céleste murmura   son oreille: ‘Ma mère, vous vous trompez, je suis un ange!’

Avril 1830.

L'inconnu.

L'inconnu.

Imagination amie! compagne charmante! tu te souviens encore, n'est-ce pas? des sites de la G....., tu te souviens encore, que là, au penchant d'une colline, est un village où j'ai coulé bien des jours paisibles, et où à chacun des pas dont j'ai empreint le sol, s'attache un souvenir mêlé de plaisir et de douleur, car sans doute il est vrai que nos plaisirs passés ne laissent après eux qu'une amère ressouvenance!... Eh bien, si tant est, que la mémoire peut se charmer en-

core par ce tableau ravissant, daigne alors conduire ma pensée vers ce bien-aimé séjour, où je ne goûterai jamais plus ce doux plaisir, qui toujours était mon guide lorsque je respirai l'air suave de ce lieu charmant!

Elle obéit. Ma pensée enlevée dans les bras de l'imagination est déposée sur une colline qui domine le hameau.

Ami! dont l'oreille reçoit ces sons, laisse-moi te décrire cet endroit délicieux, où jadis mes pas se sont portés tant de fois. Écoute! je te dirai ce que j'y vis et puisses-tu pleurer alors!

C'était l'heure du soir, le soleil se couchait, Phébé se levait déjà derrière la montagne qui a reçu son nom de celui du village, la cloche du soir tintait, et un double écho répétait ses sons plaintifs. Un seul chant s'élevait des prairies, s'ex-

halait des modestes demeures, c'étaient des chansons produites il est vrai par des voix non cultivées, mais qui ne lassaient jamais. Enfin le son de la cloche cessa, les chants expirèrent, le soleil disparut, les ombres devenaient de plus en plus marquées par la lune qui commençait à briller d'un nouvel éclat. Le vent ne soufflait plus, pas même un Zéphir ne vint effleurer ma chevelure. Après quelques instants d'un profond silence, j'entendis crier des gonds avec force, c'étaient ceux sur lesquels tournait la porte antique du vieux manoir. Je l'entendis fermer avec fracas et tout rentra dans la tranquillité; pas le moindre bruit dans les feuilles du bocage, dont je me trouvai tout près, pas le moindre hibou qui hue, pas une seule chauve-souris, perturbatrice éternelle du repos du soir, qui

agite l'air, tout est tranquille, tout dort.... Mais non, à travers le feuillage il me semble avoir entendu une voix, qui ne disait rien, mais qui poussait des soupirs. Alors je m'approchai, j'entr'ouvris le feuillage à la place d'où partait la voix, et que vis-je? Ah! conçois ma frayeur! Un pâle visage! C'était un jeune homme qui négligemment couché sur l'herbe, la main posée sous le menton, et dont les blonds cheveux épars et les yeux égarés attestaient du trouble de ses sens, n'avait auprès de lui, triste compagne! qu'une fiole brisée. Cependant son corps se tenait immobile, mais des soupirs s'échappaient péniblement du fond de son coeur. Je le regardai long-temps, cachant à moi-même mon trouble et ma frayeur, enfin je vis qu'il levait les yeux vers moi, et sans terreur aucune, il me dit d'un ton de

pitié et d'abandon. 'O toi, qui m'apparais! pourquoi troubles tu mes derniers instants?' 'Jeune homme!' répondis-je, 'rassure-toi! je ne te ferai pas souffrir. Ce misérable état, cette langueur, réponds-moi, d'où viennent-ils?' 'Hélas!' reprit-il, 'la mort en est cause; la sueur de la mort, je la sens déjà qu'elle me mouille, comme la rosée mouille la fleur des champs!' 'Jeune homme,' dis-je, 'ton malheur m'intéresse; voudrais tu me rendre le confident de tes peines?' Il inclina la tête, prit ma main dans la sienne, et commença ainsi: 'Hélas! je n'ai que vingt-deux ans et l'églantier qui ombrageait le toit de mon père et qui tout jeune fut planté là le même jour que naquit ma Jeanne en compterait aujourd'hui dix-neuf, s'il n'eût pas été comme ma bien-aimée abattu avant le temps. Nous nous aimions

si tendrement, notre amour était si pur, mais l'orgueil, mais l'amour des richesses a brisé nos liens. Jeanne m'aimait, tandis que sa main était à un autre, et ce lâche porté par la jalousie!.... Tu m'entends. Son corps est près d'ici. Elle repose déjà; la terre la couvre. Et moi? Ce monastère s'offrit à ma vue, l'or acheta d'un bon moine de quoi mourir, et c'est par ce moine que j'irai bientôt rejoindre celle, dont j'ai été si cruellement arraché. C'est lui.... mais je sens mes forces diminuer et ma vue s'affaiblir.... bientôt je ne parlerai plus; promets-moi seulement de soigner mes derniers instants et d'enterrer mon corps, hélas, un peu de terre est si facile à donner! d'enterrer mon corps le plus près possible de cette place, car c'est ici que repose ma Jeanne!... Je le lui promis; son corps

se glaça; et son ame... son ame, où s'est-elle envolée!

Oct. 1829.

Post-Scriptum.

Quand je composais cette pièce, je n'avais pas encore le bonheur de connaître Byron, et je fus tout étonné, il y a quelque temps, de rencontrer chez lui deux fois ma pensée; d'abord dans le Island;

The rest was nothing save a life misspent,
And soul,.... but who shall answer where it went.

et ensuite dans Manfred:

He 's gone -his soul has ta'en its earthly flight -
Whither? I dread to think-but he is gone.

Je cite ces vers pour ne pas ressembler à ce geai paré des plumes du paon.

Rêve.

.... et la charmante figure de ma Clara passe et repasse sans cesse dans mes rêves; ses yeux transparens me jettent de doux regards, et sa bouche me sourit.....

HOFFMANN; *contes fantastiques*.

Rêves d'or; bonheur d'ange! - O jeune fille aimée,
Ces rapides lueurs n'étaient qu'ombre et fumée.

Les consolations.

Rêve.

J'ai rêvé! Grand Dieu, je t'en rends grâce! Etendu sur ma couche, y dormant d'un doux sommeil, j'ai rêvé la nuit à mon *rêve du jour*⁽¹⁾.

Papillons légers et diaphanes au corps de crystal! rêves d'amour, revenez, revenez! Vous avez caressé de vos ailes les cordes de mon imagination, lyre divine! instrument favori de mon ame! et elles

(1)

*Et que la nuit je rêve
A mon rêve du jour.*

V. HUGO.

ont donné un accord mélodieux. Oh! je l'entends encore, il vibre encore à mes oreilles; et il semble à mes sens enivrés que la nature entière l'ait entendu comme moi!

Je l'ai vue! Oh! oui! je l'ai vue! je l'ai vue! Je cherche à me rappeler son air, mais, hélas! je ne m'en souviens pas bien. C'était un rêve. Il n'y a que l'impression, que le trait, dont je mourrais en l'arrachant, qui est resté là dans ce coeur, source du mal qu'il chasse comme un fleuve de lave par mes veines brûlantes, car je sens tout jusqu'à mes jambes même tressaillir quand je pense à cet être adorable, à cet être adoré! C'était une vision ineffable et brillante, mais le sommeil, hélas! a rendu ses traits brouillard pour ma mémoire, mais brouillard vermeil, éclatant et parfumé. Cependant je

me souviens que ses yeux étaient doux et bienveillants et que sa bouche m'a souri. Je sais encore qu'elle s'est approchée de la fenêtre où je l'ai entrevue si souvent, mais je n'ai pu entendre le bruit de ses pas, c'est comme si elle marchait sur les nues, c'était la jeune fille de l'apothéose de Girodet; ensuite je l'ai couverte de baisers, en tenant mes bras serrés autour de sa taille; elle s'est laissée faire; que j'étais heureux. Je pensais la dévorer. Oh! voilà ce dont je me souviens le mieux! Ces baisers étaient ardents à envenimer les flèches de l'amour! Puis, je ne sais comment cela s'est fait, sa bouche s'est tout-à-coup trouvée collée sur ma joue, et elle m'a donné un si doux, si pur, si long baiser, que je m'éveillai; mais doucement, comme si sa lèvre de satin caressait encore ma joue, comme si

sa blanche et pure main.... Mais arrête, arrête, Pensée! car du moment que j'eus ouvert mes yeux à la lumière du soleil je n'étais plus heureux! Oh! si alors j'eus vu au chevet de mon lit, se découpant belle et blonde dans le fond du bleu firmament sa rayonnante figure, et dans la réalité, ce bonheur eût causé ma mort peut-être!

Mais, hélas! tantôt je passerai devant sa maison; elle sera devant sa fenêtre toute grande ouverte; je passerai, et comme on salue celle dont on n'a jamais entendu la voix et qui n'a jamais entendu la nôtre, je devrai la saluer. Oh! s'il était seulement permis de lui sourire! Mais que dis-je? Pourquoi me flatter d'un espoir incertain? Peut-être ne pourrai-je pas seulement la voir, distinguer ses traits. La studieuse fille penchée sur un livre.....

Que lira-t-elle? Je voudrais la voir lire Millevoye, et mon oeil verserait une larme de joie!.... ou sur une broderie, sur une écharpe, sur une petite chemisette, qu'elle arrangerait pour se rendre plus belle, ne fera pas attention à moi, misérable, qui rêve d'elle le jour et la nuit, et qui donnerais tout, pour me mirer un seul chétif instant dans le bleu de sa prunelle. Mais s'il arrive qu'en passant je puisse la regarder en face, mon trouble et sa froideur me jeteront mes larmes aux yeux quand je la salue, comme si on me jetait un seau d'eau au visage; elle me saluera aussi, mais non pas comme dans mon rêve; elle ne rira pas; mais d'un visage sévère, et cependant toujours doux elle s'inclinera, gracieusement, puisqu'elle ne sait le faire d'une autre façon. Oh! si j'entendais seulement sa douce voix

dire: 'ma mère!' quand je passe! Oh! s'il m'était seulement permis de lui jeter une rose par la fenêtre et de la voir la ramasser, cela me rendrait le bonheur peut-être..... Mais, hélas! tout ceci est vain; ces désirs, ces soupirs, ces paroles dont la pensée brûle et consume, tout cela est vain, et en quelques années j'irai peut-être en répétant avec un grand poète:

Aujourd'hui mère heureuse aux bras d'un autre époux!⁽¹⁾ Je n'avais pas encore vu le ciel bleu, que ce vers volait déjà en lettres de feu dans la nuit de ma paupière encore fermée. Prédiction déchirante!

Juillet 1831.

(1) V. HUGO; *Novembre*.

Sa voix.

Inexprimable émotion que la voix de ce qu'on aime!
Corinne.

Sa voix.

Enfin j'ai entendu sa voix! Ma prière est exaucée. J'ai entendu sa voix, et dans sa demeure encore! Oui, cette sonnette que sa douce main a si souvent pressée, ces dalles que ses pieds délicats ont foulées tant de fois, c'est moi qui l'ai pressée, c'est moi qui les ai foulés aussi à mon tour!

J'ai demandé sa mère.

Je me tenais dans le vestibule; la porte de la chambre où j'avais si souvent vu l'aimable fille était ouverte, et je voyais

la lumière immobile d'une lampe, car il faisait tout noir déjà, qui donnait sur le mur; et elle était là! Elle a dit à la domestique. '*Ma mère est montée, que Monsieur passe au Salon!*' A ces paroles je tressaillis! J'avais entendu sa douce voix dire: '*Ma mère!*' j'étais exaucé! puis: '*Ma mère est montée!*' - A ce mot mes yeux étincelaient d'un bonheur angélique, et je sentais une larme d'amour prête à m'échapper. Sa mère est montée, moi, on me fera monter en attendant chez la fille. Grand Dieu! pour la première fois que j'entre en cette maison, je serai seul avec celle que j'adore; je pourrai lui parler à loisir, à loisir mes yeux pourront savourer ses charmes, mon oreille savourer sa voix qui s'échappe douce, comme les sons d'une flûte qui glissent sur un liquide miroir! Mais non: "*Que Monsieur*

passé au Salon!” Ma sentence était prononcée. - Tout s'évanouit et un nuage obscur et hideux m'a dérobé soudain cette douce illusion, que dorait un beau soleil d'espérance. C'est comme si elle me disait: *Malheureux! va te pendre!*⁽¹⁾

Alors, larme d'amour! larme, que l'espérance avait fait naître! tu t'es changée en torrent, mais ta douceur n'était plus, ton amertume seule était restée. J'aurais eu de la peine à cacher mon trouble à sa mère, heureusement elle m'a fait attendre; j'avais le temps de me remettre un peu. Malheureux sisyphé parvenu pres-qu'au sommet, était-ce donc cette voix pure, brise parfumée! qui devait me re-

(1) *id mihi visus est dicere, abi cito, et suspende te.*
TERENT. *And. Act.* 1. *cs.* 5.

plonger en ce profond abyme! Jeune fille! si tu savais combien je devins triste alors, combien cet espoir, allumé aussi vite qu'éteint, fit peine à ma jeune ame, oh! tu te serais montrée à moi un seul instant, ne fût-ce qu'en passant devant moi comme une ombre, en allant prévenir ta mère de ma présence; tu aurais dû me dire quelque chose, tu m'aurais donc parlé, et mon espérance n'aurait pas été déçue; j'aurais été heureux! mais, maintenant!....

Fille céleste! aux blonds cheveux, séparés avec grâce sur ton front blanc et pur! pourquoi fallait-il me couronner d'épines si aigues, pourquoi m'as-tu trompé si amèrement? A cette voix qui reproche, il me semble que j'entends une voix qui murmure tristement et d'un ton qui par sa tendresse s'efforce de consoler celui auquel elle vient de faire verser tant de

larmes: 'pardonnez moi, c'était à mon insu!' - J'ai pardonné.

Juillet 1831.

Le retour.

Je vous aimais, ingrate, et jusqu'à la faiblesse.
DELAVIGNE, *l'école des vieillards*.

Le retour.

Telle que la mère prête à sortir avec son enfant dans la blanche saison des glaces dit: 'mon petit ami, attends sur le seuil, que je voie par où nous pourrons aller sans danger, car la route en maint endroit est glissante ou boueuse;' tel moi j'avais dit à ma jeune amie: 'il nous faudra vivre quelque temps séparés l'un de l'autre; j'ignore la vie et ses périls, je veux, je dois les connaître, ainsi je vais parcourir le monde; mon amie, n'allons pas encore ensemble, tu trébu-

cherais, tu tomberais peut-être, et je ne serais pas en état de te relever, mais quand je serai retourné alors nous pourrions cheminer surs et fermes, les bras entrelacés.'

Oh! je l'avais quittée, je l'avais dû pour mon bonheur et pour le sien. Combien à cette triste pensée d'absence elle avait versé de larmes! Souvent elle se pendait à mon cou en pleurant et toutefois ne voulant pas me retenir. 'Non, beau jeune homme,' me disait-elle, 'pars! livre aux vents parfumés de la voluptueuse Italie tes cheveux blonds et bouclés, mais.... *prends garde!*' Et elle chantait ces derniers mots d'un son de voix qui me transportait et en souriant, mais il était cependant aisé d'entrevoir une légère crainte qui se cachait dessous.

Je me rappelle fort bien, Dieu merci,

notre dernière soirée. Nous nous promenions sur le glacis. Nous étions tristes tous les deux, elle était pensive et silencieuse et laissait tomber ses larmes sur la terre, car elle se flattait qu'en ne les essuyant pas, elles couleraient inaperçues. Mais quand après avoir soupé, je pris enfin mon chapeau pour partir, et que je m'attendais à une scène, elle me dit d'un ton assez tranquille qui m'étonna fort: 'à demain, mon cher!' Je lui avais promis de m'arrêter encore quelques instants chez elle le lendemain. Elle ne voulait pas rendre quelques unes de ses amies témoins de son ardente passion et tournait déjà la tête que je n'avais pas encore franchi le seuil, quand tout-à-coup la douleur et les tristes pensées tombant comme un fer glacé sur son coeur brulant, et ne pouvant plus se contenir, elle

s'élançait vers la porte, la tire avec violence sur elle, me tombe au cou, inonde mon visage et mon linge d'un torrent de larmes et ne peut sanglotter qu'un '*adieu!*' accompagné d'un pressement de main dont mon bras tout entier tressaillit.

Je m'arrache d'entre ses bras et prends le chemin de mon hôtel.

En ôtant mon habit j'y trouvai son portrait en médaillon, quelle y avait glissé sans doute, d'une parfaite ressemblance, sous lequel étaient gravés ces mots, qu'elle m'avait si souvent répétés: *Prenez garde!* Sur le revers se trouvait son nom en cheveux, et le tout monté en or pendait à un ruban bleu clair, sa couleur chérie.

Le lendemain matin je revins encore, comme je le lui avais promis. Après un triste et long adieu je partis, vis la France,

l'Italie, l'Allemagne, et revins apres une absence de deux, années.

Je rentre dans ma ville, chaque rue, chaque maison est un souvenir. Je prends mes appartements dans l'hôtel où j'avais coutume d'aller, mais je n'y vois que des faces inconnues. 'Cet hôtel,' demandai-je à la domestique qui m'apportait du pain, 'n'a-t-il pas changé de propriétaire depuis deux ans?' - 'Sans doute, Monsieur, me répond la femme,' celle qui tenait cet hôtel avant nous, c'était une veuve...' - 'Précisément!' - 'Il y a six mois qu'elle est morte.' - 'Morte!' murmurai-je en regardant la flamme de la chandelle. Cette veuve m'avait allaité.

J'avais pressé un peu mon retour, et voulant ménager une agréable surprise à ma jeune amie, j'avais négligé ma cor-

respondance pendant les dernières semaines, afin de ne pas être obligé de lui apprendre quelque chose de mon retour, mais aussi par cela même elle n'avait pu savoir quelque ville me tenait et s'était trouvée par conséquent hors d'état de me rien faire parvenir de sa part.

Ainsi personne ne soupçonnant même mon arrivée je veux me présenter encore ce soir à l'improviste devant elle. Je m'habille, et pends à mon cou un pâtenôte en pierres précieuses que je lui destinais auquel était attaché mon portrait peint sur ivoire par un artiste célèbre d'Italie, de la grandeur du sien, du sien! cher talisman, qui m'avait si souvent fait *prendre garde!* Oh! déjà sur mes joues je sentais se coller ses lèvres brûlantes et ses bras d'albâtre se serrer autour de mon corps!

Mes pas rapides m'ont transporté devant sa maison. Il me semble qu'il y a de la musique; j'écoute un moment. Y aurait-il fête? Peut-être. J'entre. Les lumières et les costumes m'éblouissent. Il y avait bal. De mes avides yeux je cherche le doux objet que j'aime et vois enfin de loin reluire sa tête céleste. Je m'élançai vers elle, mais tout-à-coup je recule d'effroi et tombe par terre comme tomberait un corps inanimé!

La perfide! elle avait un voile nuptial!

Janvier 1832.

Les deux femmes.

Ce n'est pas une raison pour vivre
Que d'être jeune. Hélas! je vous le dis, souvent
Les vieillards sont tardifs, les jeunes vont devant,
Et leurs yeux brusquement referment leur paupière,
Comme un sépulcre ouvert dont retombe la pierre.

Hernani, acte III sc. I.

Les deux femmes.**I.**

L'autre soir je passai devant une grande maison.

Je m'arrêtai; je crus distinguer les sons d'un piano, quelquefois il me semblait aussi entendre chanter. Je ne me trompais pas. Il y avait là dans cette-maison, dans cette chambre où j'eus pénétré si volontiers, une jeune fille de dix-huit ans, vive et gentille et jolie, dont le cou transparent ressemblait à la fleur du pom-

mier aux premiers jours d'Avril et dont les doigts ailés, qu'ornaient mille rubis, voltigeaient sur les touches d'un piano. Et quand ses doigts se taisaient, alors sa voix commençait à chanter, voix naturelle, tendre et douce qui transportait, sans s'en douter, ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Quelquefois des éclats de rire formaient les intermèdes de cette ravissante musique.

Je passai enfin en murmurant: 'que je voudrais être cette fille!'

II.

En continuant mon chemin, voilà que je vins à passer devant une porte ouverte. Je méditais; un cri me réveille, un cri de douleur. Là, il y avait une vieille femme infectée d'une horrible maladie;

un cancer déchirait sa poitrine, reptile immonde et cruel qui loin de jamais lâcher sa proie ronge toujours plus avant, et dévore lentement ceux qu'il attaque, comme si on les brûlait à petit feu. Déjà la femme était près de mourir. Le médecin avait dit le matin une parole consolante: 'voici ses dernières vingt-quatre heures,' mais, hélas! il en avait menti. Déjà elle gisait sans connaissance sur son lit de douleur, hideuse à voir, livide et décharnée. Mais quelquefois son serpent se plaisait à la réveiller de sa léthargie par une plus profonde morsure, alors elle se tordait sur sa couche, roulait des yeux furieux que le mal faisait sortir de leur orbite, et d'une bouche qui faisait voir des dents calcinées qu'elle grinçait, elle proférait un cri d'angoisse cent fois plus affreux que celui de l'homme qui se

meurt, mais ne peut mourir assez vite!

Un tel cri frappa mon oreille quand je passai; c'était comme un poignard qu'on m'enfonçait dans le coeur; je frémis et je m'éloignai de cette maison d'horreur.

III.

Qui aurait dit alors que cette femme mourante et qui n'avait plus un jour entier à vivre, survivrait à la jeune fille joyeuse, et que quand la femme débile monterait au ciel, rendant grâces au Seigneur de ses douleurs finies, qu'alors la jeune vierge, mille fois plus belle que cette terre ne l'avait contemplée, la conduirait vers les saints portiques au son de sa harpe et que la vieille, posant sa bouche encore tremblante sur son jeune front paré et parfumé des lis éternels,

murmurerait à peu près ce que moi je murmurais au temps où l'on riait encore: 'que je voudrais avoir été cette fille!'

Janvier 1832.